

imité de l'allemand

d'Aug: Lafontaine

par

F. J.

Tome II.



chez Fuchs, Rue des Mathurins.
et
chez F. Eſslinger à Francfort s/M.

1800.

Schindler à Munic.

ROMULUS.

Romulus, vit avec satisfaction, que ses projets tendoient insensiblement à leur accomplissement : il venoit de conclure la paix avec les Tusculains, et sa génerosité avoit triomphé de l'ambitieux Fabius.

Au retour de Tusculum, il se jetta dans les bras de son ami ,,o Silius,“ dit - il, ,,l'ambitieux Tusculain ne sera dèsormais, plus ,,d'obstacle à nos desseins . . . mais qu'il ,,est difficile de réparer une folie . . .“ Quelle folie ? demanda Silius.

,,Je fis une folie de jeunesse et de prèsomption ,“ répondit Romulus : ,,non content d'avoir vaincû ce Fabius, quand il ,,enleva les filles de Laurentum, j'y ajoutai le mépris, et l'insulte, et je l'avilis ,,même aux yeux de ses concitoyens. C'est

„ainsi, que j'en fis par ma faute, un en-
„nemi implacable . . . o quand appren-
„drai - je à modérer mon orgeuil? . . .
„mais graces aux Dieux! Fabius est recon-
„cilié, et j'espère qu'il nous aidera . . .
„il nous reste encore le plus dangereux en-
„nemi, Amulius le roi d'Albe; comment
„pourrons nous le reconcilier avec nous?"

Jamais, s'écria Silius; jamais! ce meur-
trier d'Aegeste et d'Ilia . . .

„O Silius" répondit Romulus „préfére-
„ras tu ta haine et ta vengeance, au bon-
„heur de nos pasteurs, et au repos de
„ce peuple naissant. C'est toi, qui le pré-
„mier réveillas dans mon coeur, les sen-
„timens d'humanité. Tu m'enseignas que
„la vertu ne veut que le bonheur des
„hommes, qu'elle n'aspire qu'à la justice
„et à la vérité. Et toi! cher Silius, ne res-
„pirerois que la vengeance? o brises en-
„fin, cette fatale flèche teinte du sang de ton
„ami: abandonnes le meurtrier à sa propre
„conscience . . . ses remords lui seront
„plus sensibles, que tes flèches" . . .

Silius ne répondit pas: mais il ne pût
renoncer si facilement à sa haine, et au
dèsir de se venger.

Amulius, Roi d'Albe, étoit le seul, que Romulus redoutât encore: il ne cessoit d'employer tous les moyens, pour excitter des ennemis aux pasteurs. Il envoya des émissaires à Laurentum et à Lavinium, pour irriter les habitants contre l'ambition de Romulus, et leur inspirer de la défiance dans ses projets: voyez, leur disoient ces perfides envoyés, les progrès de l'agriculture, parmi ces pasteurs jadis si grossiers, et si ignorants. Craignez cet asile de tous les vagabonds, de tous les malfaiteurs des environs, qui vont se réfugier chez les pasteurs, et y sont acceuillis. — Voyez ces nouvelles fètes, d'une invention moderne, substituées aux respectables rites de l'antiquité, et redoutez la colère des Dieux, si vous osez faire une alliance, avec ce peuple profane . . .

Mais leurs intrigues furent sans effet: l'ascendant du grand prètre Jules à Lavinium, et la reconoissance des Laurentins pour la générosité de Romulus, y rendirent leurs efforts inutiles.

Ils réussirent mieux, dans les villes Sabines, auxquelles ils disoient „Bientôt vous verrez une nouvelle ville, qui do-

minera le Tibre jusqu'à son embouchure, et même les bords de la mer. Vous méprisez de misérables pasteurs, vivant jusqu'ici sans loix, sans agriculture, et sans habitations: mais si vous les laissez faire, ils auront bientôt des loix qui vous en imposeront, et des murailles fortifiées, qui vous menaceront.

Efectivement, Romulus avoit acceuilli quelques fugitifs, et quelques bannis; il leur avoit fait bâtir des cabanes, et leur avoit assigné un petit terrain. Ces hommes, subjugués pas son ascendant se soumirent à ses volontés, sans se douter de ses desseins.

Romulus, ne pouvant se déguiser, combien la jalousie de ses voisins, irrités par les insinuations d'Amulius, porteroit obstacle à l'établissement d'une ville, agissoit lentement, et tâchoit d'éviter tout ce qui pouvoit nourrir, où réveiller la jalousie et le soupçon: quoiqu'il se sentit assez fort, pour rèsister à toute agression il ne vouloit pas souiller la naissance de sa nation, par l'effusion du sang.

Les pasteurs, dont le repos et la paix, n'avoient pas encore éteint les gouts guer-

riers, voyoient avec plaisir, la jalousie de leurs voisins, et mettoient leur gloire, de voir dans cette crainte qu'ils inspiroient, un présage de leur grandeur future: ces idées, les rendoient dociles à toutes les propositions, que leur faisoit Romulus.

De cette manière il voyoit peù a peù l'heureux avancement de ses projets. Mais il n'en étoit pas plus heureux: le bonheur de Fabius et de Septimia, réveilloit en lui, le sentiment de son amour pour Hersilie. De la hauteur de Tusculum, il tournoit tristement ses regards, vers Tibur, dont les rochers cachoient la grotte de Neptune, témoin de l'amour et des sermens d'Hersilie; le souvenir de ces moments heureux, se présentoit dans toute sa force à son ame:

Il sentoit un vuide que rien ne pouvoit remplir; et éprouvoit, que le pénible exercice de la vertu, n'est pas la seule fin de l'homme, qu'il a également droit à la jouissance, et au bonheur. Abimé de ses tristes sentiments, il se jetta sur le penchant d'un rocher, en s'écriant:

„O Destin funeste ; la nature m'abandonne, comme mes parents dénaturés, „qui me jettèrent dans les flots ; malheureux enfant alors, je ne pûs solliciter „la compassion des ames sensibles - - - et „maintenant, que j'ai trouvé un coeur „tendre, que pour la première fois je sens „le bonheur d'être aimé, - - - la cruelle „destinée me repousse ! je dûs naitre, vivre, et mourir sans amour - - -!"

Au milieu, de ces douleureuses réflexions, il sentit renaître l'espérance de revoir Hersilie tendre et fidèle, et semblable à un rayon bienfaisant, elle éclaira la sombre obscurité de son ame ; il tourna encore ses regards languissants vers les rochers de Tibur, et partit avec la résolution, de revoir bientôt le lieu, que l'amour et les serments d'Hersilie, lui rendoient si cher.

Un jour d'Automne, il alla vers Tibur. Il s'arrèta près de la cascade de l'Anio, où Hersilie avoit été si longtemps dans ses bras. Plein des ravissantes images de son bonheur passé, il alla dans la grotte, qui lui retracoit de si chers souvenirs ; dans son illusion il croyoit tenir sa chère Her-

silie dans ses bras — il la pressoit en idée contre son coeur, et lui juroit de nouveau un amour éternel.

Il fut tiré de ces douces réveries, par l'approche de l'habitant de la grotte; mais il eût peine à reconnoitre ce malheureux, dont les cheveux en désordre, la paleur de sa physionomie, et les traits défigurés marquoient les tristes ravages du chagrin. Il passa devant Romulus, sans l'appercevoir, et entra dans la petite grotte, pour y allumer du feu.

Romulus prêta l'oreille, et n'entendant que de profonds soupirs, il s'avança à l'entrée, et demanda à l'inconnû, de le recevoir dans sa grotte. Le malheureux fixant Romulus, et tâchant de se rapeller ses traits, parût enfin le reconnoitre; après une longue pause il lui tendit la main, et lui dit: „je crois que tu fus ici au printemps" puis le regardant avec des yeux égarés il ajouta „peu de jours après „toi, un mortel bienfaisant, où quelque „divinité touchée de mon sort, a visité cet„te retraite" . . .

Romulus se souvenant du voeu d'Hersilie, lui dit; si tu as trouvé un couronne

de lierre, et des cheveux - - - sais tu ?
„demanda l'inconnu vivement" sais tu d'où
„vient cette couronne et cette boucle de
„cheveux ?"

Je t'en dirai, tout ce que je sais, répondit Romulus: Hersilie d'Antemne avoit fait la promesse à une de ses amies, de déposer ici ces objets:

L'inconnû tira la boucle de cheveux de son sein, la pressa contre ses yeux pour sècher ses larmes, et demanda avec émotion, le nom de cette amie.

Je l'ignore; dit Romulus; mais je crois avoir entendu, qu'Hersilie étoit chargée de consacrer ces cheveux et cette couronne en mémoire d'un bonheur passé - - - ce fut ici me dit Hersilie, que se réfugia l'amour le plus tendre et le plus heureux — mais persécuté ! - - - -

„O s'il en est ainsi" dit l'inconnù ; „si
„tu ne me trompes pas, ce sont ses che-
„veux — hèlas ! les derniers précieux res-
„tes de mon bonheur — mais pourquoi
„si tard ? - - - pourquoi pas à sa mort ?"

A sa mort ? demanda Romulus : en tâchant de se rapeller les paroles d'Hersilie, il ne lui sembloit pas, qu'elle eut parlé de

la mort de son amie: il doutoit: mais, dit-il après une courte pause: es tu bien certain, qu'elle n'existe plus? que ne puis-je me rapeller les expressions d'Hersilie; peut être . . . .

Le malheureux donnant tous les signes du désespoir s'écria „homme insensible, „tu n'y fis pas d'attention! ce fûrent peut „ètre les dernières paroles de mon amante „expirante: - - - o que je suis malheu- „reux! - - -" et il se cacha dans le plus obscur coin de la grotte, pour pleurer.

Désirant le distraire, Romulus lui dit „Hersilie dit, que ce fut ici l'asile de votre amour."

„De Notre amour? demanda l'inconnu en s'avançant: t'-a-t-elle parlé de moi — sais tu mon nom?"

Elle ne t'a point nommé; mais si cette grotte fut ta retraite — si ton amante étoit d'Antemne — assurément c'est d'elle, que viennent ces cheveux, et cette couronne.

„Oui" ce sont ses cheveux „dit en pleu- „rant l'inconnû: et Hersilie, Hersilie! — „o que ma mémoire est foible — elle fut „son amie . . . o Fâbia, chère, tendre

,,Fâbia, tu n'es plus . . . et moi j'existe ,,encore! . . . .

Fabia étoit elle d'Antemne? demanda Romulus.

,,Elle étoit de Tusculum, fille de Lu- ,,cius et soeur de Fabius."

Grands Dieux! s'écria Romulus en soupirant: Fabius, son frère! je connois cet ambitieux — et c'est lui qui te persécuta?

,,O je t'en conjure, n'excittes pas ma co- ,,lère, ne réveille pas ma douleur . . . ,,non, Fabia, non! chère et malheureuse ,,amante, je te jurai de ne pas me ven- ,,ger . . . qu'il vive . . . mais moi! mais ,,moi! . . ."

Romulus, voulant l'appaiser, lui demanda son nom.

L'inconnû répondit d'un ton douleureux." Hèlas! mon nom est perdu pour ,,toujours! ces rochers, cette retraite de ,,nôtre amour, seront mon tombeau . . . ,,o fuis moi! fuis loin d'ici."

Romulus attendri, s'approcha; dis moi ton nom, je t'en conjure! je connois Hersilie: elle a peut être encore quelques souvenirs de ta chère Fabia; j'irai les chercher, mais dis moi ton nom.

„Je le dirai si tu me jures de ne le „révéler à personne.“

Romulus en fit le serment.

„Je suis Valerius, petit fils du grand-„prètre de Lavinium.“

O Dieux! s'écria Romulus; quel étrange destin: ta soeur Septimia, l'épouse de ce mème Fabius! — il pressa tendrement Valérius dans ses bras et lui dit: o Valérius, cher Valerius, je suis l'ami, et le disciple de ton vénérable ayeul . . . et Septimia! . . . o Dieux! après avoir assassiné le frére, il épouse la soeur!

„Dépuis quand?“ demanda Valérius étonné.

Dépuis un mois —

„Cruelle destinée! quelques mois plustôt, m'auroient rendu le plus heureux mortel: le temps s'euvole sans que rien arrète sa course rapide. Le destin ne fait que détruire et anéantir — et ce n'est que sur le bord de la tombe, que luit en vain, un rayon d'espérance — il ne sert qu'à faire voir trop tard, qu'il étoit aisé d'ètre heureux: . . . pauvres mortels! o malheureux . . . ma soeur, son épouse! . . . un peu plutôt, et l'espérance eut prolongé sa vie, . . o Fabia! Fabia! . . . trop tard!

trop tard ! je vois un rayon d'espérance : mais c'est celui qui éclaire ton tombeau. O Dieux cruels ! . . ."

Romulus, ému, de ces plaintes touchantes, gardoit le silence. Il méloit ses larmes à celles de ce malheureux, et gagnant ainsi sa confiance, il tâchoit de rendre son ame accessible à la consolation, et à l'espoir. En pleurant, Valérius lui raconta ses infortunes, et son récit fut souvent entrecoupé de longues pauses, et de sanglots.

Le desir de la gloire, avoit engagé le jeune Valérius à quitter la paisible habitation de ses parents, pour voir les peuples étrangers, dont son ayeul l'avoit si souvent entretenû. Le soir de son départ, le respectable vieillard l'accompagna jusqu'aux frontières d'Albe; et s'étant assis à l'ombre d'un vieux chène, il lui dit:

„J'ai vécu quatrevingt ans parmi les hommes: et malgré mes méditations, je n'ai jamais pu les définir. On seroit tenté de sourire, aux joyes et aux peines, aux espérances et aux craintes, qui agitent les mortels, comme à de vains songes. Car au bout d'un petit nombre d'années ils disparoissent; et leurs peines et leurs espe-

rances sont englouties avec eux dans le tombeau: les peines d'un moment ne méritent pas des plaintes! un bonheur passager, seroit il digne de nous réjouir? mais il ne faut pas même l'idée du tombeau, pour être indifférent aux peines et aux plaisirs: le jeune homme sourit des jeux de son enfance; l'homme fait, se moque des erreurs de sa jeunesse; le vieillard croit découvrir enfin la vérité — et disparoit dans le tombeau. Les mortels paroissent être le jouët du destin."

„La vie, est l'unique chaine qui nous lie: et nous manquons de courage pour la briser, et mettre fin à nos folies, et à notre misère: c'est ainsi, mon fils, que je considérois souvent la vie, je la haissois comme un opprobre et comme un esclavage. Mais cher Valerius, il est un autre point de vuë, qui nous élève audessus des douleurs et des jouissances, des craintes et des espérances; qui nous rend heureux, en nous enseignant à honorer les Dieux, sans les redouter: ne te considéres pas toi même, un seul individu: tournes tes regards sur tout le genre humain! . . . l'individu passe sa vie dans la crainte, dans

là joye, dans l'espérance, et s'éclipe: mais le genre humain ne périt point. L'homme est immortel. Le tombeau n'englontit que les peines, les craintes et les désirs: mais la sagesse et la vertu lui survivent, et passent du père, au fils, au petit fils, et à toute leur génération. La sagesse et la vertu seules, se sontiennent: tout le reste s'ensévélit avec l'individu: tes espérances, tes peines et ta douleur, sont ta propriété: mais ta sagesse, ta vertu, seront celle des races futures. Toutes tes passions, varieront avec tes années: mais ce qui te restera dans tous les ages, c'est la vertu, le caractère, le sentiment du juste et de l'injuste. Les jouïssances, les plaisirs, les habitations, les usages, changent avec les siècles . . . mais la conscience de l'homme, le sentiment de la justice, et de la vertu, restent invariables . . . dans ma jeunesse je voyageai jusqu'aux Alpes, je fus en Grèce. Je remarquai d'autres langages, d'autres loix, d'autres moeurs, d'autres gouvernements; mais tous ces différens peuples n'avoient qu'une même idée de la vertu, et de la justice . . . Dans les prémiers siècles, les hommes vivoient dans

des cavernes, se nourissoient de fruits et n'avoient ni dieux, ni autels, ni gouvernements. Mais ils reconnoissoient tous, l'éternelle loi de la Nature qui leur dit sois juste! sois humain! fais le bien! c'est là, la seule qualité divine et immortelle de l'homme . . . O Valerius! quoiqu'il t'arrive, dans le bonheur où dans le malheur, dans la gloire, où dans l'opprobre, n'oublies pas, que tout est passager, comme la vie, . . . Mais conserves et honores la justice, la vertu et la bonté, et ne regrettes pas les sacrifices qu'ils exigeront de toi. Adieu cher fils! que les Dieux te protégent, et te ramènent heureusement auprès de nous" après ce discours, le vieillard embrassa tendrement son petit fils, et retourna avec tranquillité dans son habitation, asile de la vertu et de l'innocence. Valérius passa la nuit sur cette colline, méditant les sages instructions de son vénérable ayeul, et levant ses bras au ciel, il s'écria avec enthousiasme ,,je serai toujours fidèle à la vertu, et à la justice!"

Le lendemain matin il se rendit à Albe, et à Gabie. Il monta sur la montagne qui

porte le temple de Jupiter ; et vit devant le temple de jeunes filles, écoutant les discours des jeunes gens, qui parloient de leurs exploits. Près d'eux étoit un pretre d'une figure vénérable ; qui s'aprochant d'eux, leur dit avec dignité ,,jeunes Tusculains ! j'écoute avec plaisir vos discours, qui me rapellent ma jeunesse : voici une couronne de chène, entrelacée d'or ; je la donnerai à celui d'entre vous qui a fait la plus belle action.

Les jeunes gens entourèrent le prêtre, et Valerius s'aprochant, resta modestément hors du cercle ; mais ses yeux parcouroient les rangs des jeunes gens, en cherchant à deviner lequel d'entre eux seroit digne du prix :

Racontez vos exploits ,,dit le prêtre" et toi continua-t-il, en s'adressant à Valerius, jeune étranger veux tu disputer le prix?"

,,Je le ferois volontiers : mais pour ce prix, il faut avoir combattu : et je porte mes armes pour la première fois : d'ailleurs je suis étranger ; comment sauriez vous si je dis la vérité, en parlant de moi ? permets moi d'écouter . . ."

Un jeune Tusculain s'écria avec arrogance : il a raison. Un jeune homme qui n'a pas fait ses preuves d'armes, doit savoir se taire.

Des paroles ne sont pas des preuves de bravoure, répondit Valérius, en souriant; mais le silence prouve la modestie: le prêtre le fit approcher, et lui dit ,,si tu ne veux disputer le prix, viens près de moi, tu m'aideras à décider lequel d'eux le mérite."

Le jeune homme qui venoit de parler (c'étoit Fabius) commença.

,,Je ne dirai que peu de paroles, dit il et le prêtre, où ce jeune étranger décideront, si je mérite la couronne."

,,J'avois quinze ans, quand les Sabins attaquèrent notre territoire. Mon père étoit général des Tusculains : à son inscû je m'armai d'un bouclier et d'une épée, et je suivis l'armée. Les nôtres gardoient un pont. Mais voyant arriver une troupe de Sabins, ils eûrent une terreur panique, et voulurent abandonner ce pont, qui donnoit aux ennemis l'entrée de nos plus fertiles contrées. Je sortis des buissons où je m'étois caché, et m'élançant

seul sur le pont je m'écriai" je le défendrai seul, au péril de ma vie. „Les Sabins s'approchant, mon père vint à mon secours, les ennemis furent mis en fuite, et la ville me décerna une couronne: devenu général des Tusculains, j'ai livré sept combats, sans jamais avoir été vaincû: mes compagnons ici peuvent affirmer, que j'ai tué vingt ennemis: j'ai conquis dix lances, et deux armures complettes" . . . voilà mes faits! que les autres racontent les leurs.

Les autres Tusculains suivirent, et firent tour à tour le récit des combats qu'ils avoient livrés, et des ennemis qu'ils avoient tués.

Un seul d'entre eux, ne parloit pas; et quand le prêtre l'y invita, il dit „qu'aurois-je à dire de moi? il est vrai que j'étois de tous les combats, et personne ne pourra me reprocher de lacheté. Mais il paroit que la fortune ne me fut pas favorable, où bien . . . il se tut en souriant: le prêtre l'invitant à continuer, il ajouta en rougissant „je me serois presque vanté" . . . eh bien parles! dit le prêtre.

„Je n'ai pas conquis d'armure, parceque dans l'instant que mon ennemi tomboit, je voyois peut ètre un de mes amis en danger, où je devois parer de nouvelles attaques: je n'ai point de trophées à faire voir; pas un seul . . . .“ il dit, et se tût.

„Mais si je ne me trompe,“ dit le prètre „je vois à ton coté une épée sabine.“ „Ce n'est pas une conquète, répondit le jeune homme, mais le prèsent d'un Sabin. Je ne la quitte pas, parcequ'elle me rapelle une journée bien heureuse.“

Une jeune fille sortant à ces paroles de la foule, se jetta dans ses bras, en s'écriant. „O génereux Sauveur de mes parents!“

Cette scène excitta la curiosité de tous les assistans, qui le pressèrent de leur faire le récit de cet évenement.

„Cette fille que vous voyez“ leur dit il „est la fille de celui, dont je tiens cette épée; elle est ma fiancée:“

„Un jour, après avoir repoussé les Sabins dans les bois, nous devinmes maitres de leur camp: Fabius alors nôtre général, m'envoya en sentinelle à l'entrée d'un

taillis; tout seul à ce poste, je vis un Sabin dangereusement blessé, se trainant à terre, et lamentant avec une voix plaintive „o Dieux! où les trouverai-je? où sont-elles? — quand je m'avançai vers lui, il s'écria: si tu as de l'humanité, ne troubles pas mes derniers moments! — désarmé par son ton lamentable, je baissai mon épée et l'interrogeai: — il cherchoit sa femme et sa fille, que la tendresse avoit engagées à le suivre à l'armée: o! me dit-il, si tu as un coeur sensible, si tu as un père, où si tu veux le devenir un jour, ayes pitie de moi! — je fus ému: c'est un homme, pensai-je . . ."

A ces mots Fabius l'interrompit en s'écriant: tu devois penser que c'étoit un Sabin! et la jeune fille tremblante le serroit plus fort dans ses bras.

„Ah! répondit le jeune homme" dans cet instant je ne songeois point à Tusculum: je pansai les blessures du malheureux Sabin, et le cachai dans un épais buisson. — Quand je fus relevé de mon poste, je parcourus le camp, et je trouvai enfin sa femme et sa fille, captives d'un de nos soldats. La fille que vous voyez, avoit alors

quinze ans. Elle étoit belle, comme un beau jour de printemps. Je les échangeai contre deux esclaves robustes, et je les menai hors du camp, auprès de son père; elles tombèrent à mes genoux. Le père m'offrit une riche rançon; mais je la refusai. Alors nous échangeames nos épées."

„Je les vis partir, et je retournai dans le camp, le coeur plein d'un amour sans espérance. Je ne voulus pas même savoir son nom, pour éviter la tentation de les revoir: quand la paix fut concluë, le père et la fille se rendirent à Tusculum, et me cherchèrent: malgré mes soins pour me cacher, ils me découvrirent; et le père m'accorda la main de sa fille. O ma chère! ma tendre amante;" dit il, „en embrassant la jeune fille, qui versoit des larmes d'attendrissement.

Tous les yeux fixoient ce couple heureux — et Valérius ne put retenir ses larmes.

Les jeunes gens entourèrent le prêtre, qui dit. „Fabius! la couronne t'appartient, si ce jeune étranger est de mon avis."

Valérius dit avec modestie „si cette couronne est destinée au plus valeureux, au

plus aguerri des Tusculains, elle est à Fabius. Mais il me semble que tu dis, qu'elle seroit le prix de la plus belle action, et en ce cas, elle appartient à ce jeune homme, qui rendit la femme et la fille, au Sabin. Fabius est un valeureux Tusculain: celui ci, est un généreux humain; son ame est animée d'une vertu divine: un lion, surpasseroit encore en force, et en intrépidité le valeureux Fabius, et lui pourroit disputer la victoire: mais l'action de ce jeune homme, est digne des immortels: les exploits de Fabius n'intéressent que sa patrie; mais la vertu du jeune homme, sera admirée de toutes les nations, et de tous les âges: c'est à toi vénérable prêtre, à decider si tu accordes le prix, au plus valeureux, où au plus généreux des Tusculains!"

Tu as raison, jeune étranger, dit le prêtre: la couronne appartient à la plus belle action, disposes en, selon ton opinion.

Valérius, remit la couronne dans les mains de la fille, qui la posa sur la tête de son amant, aux acclamations de toute l'assemblée; Fabius seul se tût, et rouge de colére, il lançoit des regards furieux,

sur Valérius; et lui dit „quand tu sauras un jour manier l'épée, aussi bien, que tu jases aprésent, tu apprendras à mieux juger de la valeur: si des filles avoient disputé pour le prix — tu l'aurois peut être accordé même à ma soeur.

„Sans doute!" répondit Valerius, avec fermeté. — „car si c'est l'interèt à la belle action de ce jeune homme qui produit ces larmes, que je vois briller dans les beaux yeux de ta soeur, je n'hésiterois pas à accorder le prix à cette généreuse sensibilité, plustôt qu'à des actions qui ne dépendent que de la force des muscles, et de la bravoure dans le combat.

Fabius reprit avec ironie: il me semble que tu t'arrètes aveo plus de plaisir devant les larmes d'une belle fille, que de te trouver en face d'un homme armé! . .

La querelle seroit devenuë sèrieuse, sans la médiation du prètre, qui y mit fin, et Fabius plein de dépit et de colere, se retira avec quelques uns de ses compagnons dans le bois. Les filles restèrent devant le temple. Mais la soeur de Fabius, étoit assise à l'écart sur les marches de marbre; conoissant la violence de son frère,

elle craignoit pour Valérius, les suites de sa colère.

Voyant Valérius, qui s'aprochoit avec timidité, elle lui dit „étranger! pardonnes à la vivacité de mon frère: il a eû le malheur de ne jamais éprouver de contradiction; cela le rend violent. Ton jugement sur le prix, étoit bien d'après mon coeur. Mais je t'eu prie! évites mon frère. Son ressentiment est implacable, et sa force est à craindre: je t'en conjure, tâches de l'éviter et pardonnes lui!

Valérius, enchanté du doux son de sa voix, et de l'expression de bonté et de douceur de sa phisionomie, lui répondit „ne crains pas; je doute que je revoye jamais ton frère" mais — ajouta-t-il après une pause „quand je te vois, et que j'entends ta voix, je suis bien tenté de te revoir, malgré ton frère." . . .

Fabia se leva en rougissant, pour joindre le reste des jeunes filles; quand un prêtre vint leur dire de la part de Fabius, qu'il avoit pris le chemin de Tusculum, par les bois,"

„Je m'y attendois, s'écria Fabia; il va passer par les bois de l'autre coté du Tibre."

Et nous, repartit le généreux Tusculain „nous irons pas la plaine, et nous prierons cet étranger, de nous accompagner. Ils quittèrent le prètre et descendirent par les vignobles qui couvrent ce coté de la montagne.“

Valérius marchoit à coté de Fabia. Son opinion sur la couronne de chène, avoit fait une profonde impression sur son coeur, et elle vit avec plaisir qu'il l'accompagnât. Elle lui demanda son nom, et Valérius l'entretint de sa patrie, du bois sacré, de ses parents, de la sagesse de son ayeul, de l'union, de la paix, de la vertu, et de l'humanité qui régnoit dans sa famille.

Fabia, touchée de cette dèscription dit avec sensibilité „o que je m'estimerois heureuse de vivre parmi eux!“

Valérius lui serra tendrement la main! chère, douce Fabia, lui dit-il, si un heureux destin t'amenoit chez eux, l'amitié et la tendresse t'y accueilliroient, et je me croirois bien heureux de pouvoir retourner avec toi, dans ce séjour de la paix, de l'amour: et du bonheur.

Fabia rougit, et répondit en soupirant „Ah! je n'ai jamais joui du bonheur d'une

pareille tranquilité: mon frère ne connoit, que la guerre et les armes — j'aime le repos, et une paisible tranquilité: mais hélas, jamais je n'en pourrai jouir! . . .

Jamais! dis-tu, et ton ame paroit créée pour la jouïssance de ces biens inestimables pour un coeur innocent et doux, comme le tien . . .

„Mon frère n'est point de cet avis," repondit Fabia, „il m'a promise à un de ses compagnons d'armes, qui n'aime comme lui, que la guerre . . . je perdis mon père de bonne heure, et mon frère . . . Ah! il faut oublier, ce qu'on ne peut espérer!

O Fabia! que ne pourrois tu espérer? disposes de tout ce qui dépend de mon coeur, et de mon bras! . . .

Fabia n'osa répondre, et se hâta de rejoindre la troupe qui les avoit dévancés. Ils arriverènt vers le soir près de Tusculum. Elle dit en rougissant adieu à Valérius, et se pressa d'entrer dans la ville.

Valérius resta encore avec le jeune homme qui avoit eû la couronne; il voulut enfin le quitter; mais Manlius (c'étoit son nom) le pressa de venir passer la nuit chez

lui: ils parlerent beaucoup de Fabia, et Manlius dit, qu'elle étoit la meilleure, et la plus intéressante fille de Tusculum, et la plaignit d'être destinée à épouser un homme, qu'elle ne pouvoit aimer.

Valerius se retira tard, et s'endormit en songeant à la belle et douce Fabia.

- Le lendemain Valérius voulut partir. Mais la fiancée de Manlius le pressa de rester quelques jours „ton départ" lui dit-elle „feroit disparoitre la dernière espérance de Fabia."

Vers le soir elle le mena dans un bois, qui étoit la promenade favorite de Fabia, et la lui fit appercevoir dans le lointain, assise sur le gazon, la tête appuyée sur sa main: elle le fit rester derrière un buisson et le quitta: puis joignant Fabia, elle l'amena jusqu'au buisson qui cachoit Valerius — là elles s'assirent, et elle dit à Fabia „il nous a quittés, et souffroit bien pour l'amour de toi! — pour moi? demanda Fabia — „tu le quittas hier si froidement: avec un adieu si indifférent! — Fabia soupira — et son amie continua:" hier il ne parloit que de toi; de ta beauté, de ta douceur! il seroit assurément resté,

si tu l'avois mieux accueilli; s'il revient...

Reviendrat-il? demanda Fabia en souriant; mais elle ajouta tristement: je n'oserai pas le revoir!

Valérius s'avança à ces paroles, et lui dit „Pardonnes à ton amie une surprise, à laquelle je ne m'attendois pas; je suis encore ici!"

O tu es encore ici! s'écria Fabia avec joye. Elle me disoit que tu étois parti...

Enfin Fabia sentit la délicatesse du jeune homme, et elle lui en sut gré; car elle avoit été sur le point, de le rendre témoin, de l'aveu qu'elle alloit faire à son amie, de son amour.

Valérius s'assit auprès des deux aimables filles et passa une délicieuse soirée avec elles. Fabia promit à son amie, de se retrouver le lendemain au même endroit.

Elle revint, trouva Valérius qui l'attendoit, et ils s'avouèrent mutuellement leur amour; des inquietudes pour l'avenir, la crainte de la dureté de Fabius, troubloient leur félicité. Mais rien ne paroit impossible à l'amour! la vertu et l'inno-

cence ne se défie pas même du méchant! ils espéroient cependant un heureux avenir.

Un jour, que Fabia trouva son frère de bonne humeur, elle lui avoua, qu'elle aimoit: qu'elle étoit heureuse; et le conjura au nom de son père expirant, qui lui avoit recommandé le bonheur de sa soeur, de ne pas s'opposer à sa félicité —

Je veux ton bonheur! répondit Fabius — il est vrai, que j'ai promis ta main: mais cela peut se changer! qui est l'homme que tu aimes?

,,C'est ce jeune étranger, qui sur la montagne d'Albe, au temple de Jupiter" ... ,,elle n'osa achever, car son frère rougit de colère, et lui dit: soeur indigne! c'est ce malheureux que tu aimes! — il la traina avec violence dans son appartement, et la couvrant d'un voile, il la mena chez celui auquel il l'avoit promise, la lui remit, et les accompagna jusques hors de la ville ,,vas!" lui dit il froidement ,,je ne te reverrai, que quand tu seras l'épouse de cet homme!" —

Fabia suivit en silence, et baignée de larmes, son conducteur, qui la mena auprès de sa soeur, mariée à Tibur.

Valérius attendoit en vain, chaque soirée sa chère Fabia, au lieu accoutumé.

Mais un soir il y trouva Fabius, qui tira son épée en l'appercevant. Valérius voulut parler, mais Fabius, se précipita avec fureur sur lui, en s'écriant: „tu as séduit la soeur; mais tu ne pourras vaincre le frère, que par les armes!"

Alors Valérius ne voyant en lui, que le persécuteur de son amante, se défendit avec courage, et parant adroitement ses coups, il lui arracha son épée et son bouclier. Fabius tira un poignard; mais il le terrassa et leva l'épée sur lui; puis la baissant subitement, il dit à Fabius avec un froid mépris „scèlerat, que ta vie soit ton tourment!"

Le féroce Fabius, resta longtemps immobile de rage et de colère, et jura en s'en allant, une haine implacable à ce jeune homme qui l'avoit vaincû.

Valérius retourna chez son ami Manlius, qui lui apprit, que son amante étoit à Tibur, et qui l'y accompagna, pour le recommander, à un de ses amis.

Au bout de quelques jours, il vit Fabia dans le temple; elle put à peine ca-

cher son émotion quand elle l'apperçût; mais il lui fit signe de se contenir, et la suivit des yeux. Lorsque le cortège des filles sortit du temple, Fabia passa tout près de Valérius, et lui dit en hâte à voix basse „vas à la grotte de Neptune.“

Valérius comprit ces mots, et se hâta de chercher cette grotte. Y étant arrivé, il en orna l'entrée de guirlandes de myrthes, et de rosiers sauvages, et y prépara un siège de feuilles et de mousse; a peine eût il fini, qu'il vit de loin Fabia, sur le sommet du rocher; il courût audevant d'elle, et la reçût dans ses bras.

Descendant les sentiers escarpés, ils entrèrent dans la grotte, où ils passèrent quelques heures délicieuses; l'approche de la nuit les sépara, avec la promesse de s'y revoir aussi souvent que possible.

Le séjour dans cette grotte devint si cher à Valérius, qu'il y passa la plus grande partie du temps; il agrandit une crevasse du rocher, pour en faire une petite grotte séparée, dont il cacha l'entrée avec des dèbris du roc, et conduisit par un canal un filet d'eau devant l'entrée; Fabia et son amant conoissoient seuls les

pierres qu'il avoit posées à fleur d'eau, pour servir de pont, à l'entrée de cet asile secret de leur amour.

La rigueur de l'hiver, ne troubla pas leur tendres rendezvous; une flamme brillante éclairoit la grotte, et les réchauffoit. Valérius n'alloit plus à Tibur, que pour y chercher des vivres: cette grotte étoit son univers; car l'objet unique de son amour y étoit avec lui; le jour qui tomboit par l'ouverture de la voûte lui suffisoit, car il lui montroit son amante. Chaque rocher, chaque arbre de ce désert, étoit un monument de leur amour, et témoin de leurs tendres serments! là ils ne craignoient pas la colère de Fabius; qui ne se doutoit pas, que ce lieu sauvage put être l'habitation de ces êtres heureux.

La femme de Tibur, chez qui Fabia logeoit, et dont elle avoit gagné l'amitié s'apperçut bien, de ses fréquentes absences, mais elle parut ne pas y faire attention; et le prêtre du temple de la Sybille, qui voyoit passer chaque jour Fabia, même dans la plus rude Saison, devina son bonheur, et s'en réjouït. Un jour, qu'il

la vit gravir les rochers couverts de neige, il lui dit „l'amour te conduit, dans ces chemins escarpés“ et il lui posa tendrement la main sur le front. „Vénérable prêtre, répondit Fabia à voix basse et tremblante“ la dureté d'un frère me force à cette extrémité.“

Dans le même instant elle vit avec effroi Fabius, qui s'approchoit, et tâcha de cacher son émotion. Mais comment déguiser les transports d'un amour heureux! la vivacité de ses regards, la rougeur de sa phisionomie, et la palpitation de son coeur, la trahirent, et Fabius devina aisément ce qui se passoit dans son ame.

Craignant le silence mystérieux de son frère, elle passa trois jours, sans aller à la grotte. Le quatriéme jour, Fabius étant allé offrir un sacrifice au temple, elle voulut profiter de son absence, pour dire à Valérius, les raisons qui l'avoient retenuë: la malheureuse ignoroit qu'elle étoit observée par un esclave affidé de son frère: il la suivit de loin, en se cachant dans les buissons; quand elle descendit le sentier, l'espion monta sur un roc élevé d'où il la vit, marchant entre les rochers et

les broussailles, au devant d'un homme, qui la prit dans ses bras, et la mena dans une grotte; quand au bout d'une heure, il la vit sortir de la caverne, accompagnée du même homme, il la dévança par un chemin détourné, et alla raconter à son maitre tout ce qu'il avoit vû.

Fabius confia sa soeur à la garde de ses esclaves, et se rendit accompagné de deux hommes armés vers la grotte de Neptune; voyant sortir Valérius il demanda à son esclave „est-ce lui"? —

„Le même que ta soeur" . . . —

„Tais toi! avançons — l'interrompit Fabius, et descendant doucement des rochers, il s'avança subitement vers Valerius, et passa devant lui en le fixant avec un sourire ironique.

Valérius devinant son malheur, courut après lui, résolu de tout risquer: mais Fabius avoit dèja disparû entre les rochers,

Quand Fabius revint chez lui, son sourire mystérieux, glaça sa soeur d'effroi: le lendemain il l'emmena de grand matin de Tibur, en lui disant „je te mène à Antemne, où il n'y a point de grotte de Neptune!"

Fabia outrée d'indignation, ne répandit pas une larme, et troussant ses robes pour marcher plus aisément, elle accompagna son frère, avec un morne silence; quand ils furent sur la hauteur près du temple, et que son insensible frère lui montra avec ironie, le sentier entre les rochers, elle ne put retenir ses larmes: elle étendit ses bras, vers le séjour qui avoit été le témoin de son bonheur, en s'écriant „Adieu! Adieu! o le meilleur des hommes!"

Arrivée près du temple, elle fut accablée de douleur, et tomba pâle, et tremblante sur les marches; que ne puis-je au moins lui dire, où l'on m'emmène! soupiroit-elle en elle même. Dans cet instant, voyant sortir le prêtre de la halle, elle le fixa avec des yeux supplians, et s'écria „o mon frère, aye pitié de moi, ne me mènes point à Antemne!" A ces mots, Fabius la fit lever, et l'entraina. Elle tourna encore ses regards inquiets vers le prêtre, qui la comprit, et lui montra du doigt la grotte; — ce signe consolateur lui donna de l'espoir, et elle continua plus tranquilement son chemin.

Valérius attendit vainement, pendant deux jours : il apprit à Tibur, que Fabius avoit emmené sa soeur, mais toutes ses recherches furent inutiles, pour découvrir ses traces; après avoir parcourû tous les environs, il se décida enfin d'aller à Tusculum.

Chemin faisant, il ne put se refuser la triste satisfaction, de dire les derniers adieux à sa chère grotte: arrivé près du temple de la Sybille, le prêtre vint au devant de lui, et lui prenant la main, lui dit: ,,jeune homme! armes toi de fermeté. Tu ne retrouveras plus ton amante; son frère l'a emmenée à ....“ — justes Dieux! tu sais donc où; parles! ... —

,,A Antemne“ —

O vénérable prêtre, en es tu sûr? d'où le sais tu?

Après que le prêtre lui eut fait le récit de ce qu'il avoit vû, Valérius se hâta d'aller à Antemne. Fabia y étoit chez le roi Hersilius, et quoiqu'elle fut étroitement gardée, son amant l'apperçût une fois. Elle étoit pâle, foible, et sembloit avoir peine à se soutenir. Quoique Valérius tâchat de s'approcher d'elle, elle ne le remarqua pas.

ses yeux mouillés de larmes étoient toujours baissés à terre.

La crainte qu'elle ne mourût, s'empara de son coeur, et il se mèla dans la foule, pour la suivre au palais du roi: à l'entrée de l'appartement des femmes, il s'écria avec émotion „Fabia!" elle tourna languissament la tète, et reconoissant Valerius, elle se jetta à demi évanouïe dans ses bras.

Les servantes accoururent à ce Spectacle, et le roi mème, y vint, et prenant la main de Fabia, il tâchoit de l'arracher à Valerius.

Elle quitta son amant, et rassemblant toutes ses forces elle lui dit „Valérius, je te suis fidèle. Mon coeur est brisé; les peines termineront ma vie; je mourrai! mais nous fûmes heureux! — encore en ce moment je suis heureuse, car je puis te dire adieu: Adieu, mon bien aimé, mon unique ami! nous nous reverrons, là bas; dans ces régions sombres et tranquilles, ... âh! tranquilles comme nôtre chère grotte! ... là où il n'y a point de frères dénaturés! nous nous reverrons: adieu! adieu!" elle retomba épuisée de cet ef-

fort, et fut emportée évanouïe dans son appartement.

Valérius, tomba sans conoissance au pied d'une Colomne: revenant à lui il s'écria „Dieux! elle meurt! elle meurt! secourez la! . . . .

On eût de la peine à contenir son désespoir. Enfin, il quitta avec imprécations, la maison qui lui déroboit son amante expirante, et se réfugia dans la cabane d'un laboureur, qui le recût avec bonté. Absorbé de ses tristes idées, et révant aux moyens de revoir, et de sauver Fabia, où de mourir avec elle, il vit entrer une jeune fille, qui demanda Valerius: et lui dit, en pleurant „Malheureux étranger! Fabia m'a chargée de te porter cette couronne de sa part:"

Valérius prit en tremblant la petite couronne de cyprès; dans une journée heureuse, Fabia lui avoit promis, de lui envoyer une couronne de cyprès, quand elle mourroit: c'étoit une idée de tendresse, dont ils étoient alors loin, de prévoir l'accomplissement. — Il pressa la couronne contre son coeur, et les larmes cessèrent de couler de ses yeux obscurcis: „elle est

morte!" dit il d'une voix étiente — elle mourut dans mes bras, reprit l'esclave: reconnois tu cette couronne? elle m'a chargée de te la porter, quand elle ne seroit plus; elle te conjure, de quitter Antemne, de te mettre en sureté, et de pardonner . . . ce furent les dernières paroles, de Fabia mourante . . . de quitter Antemne, de vivre, et de pardonner; entends tu? . . . c'est la dernière priére de Fabia.

„Je t'entends!" dit-il. Ah! je t'entends „et il pressa plus fortement la couronne de cyprés contre son coeur; son sensible hôte, tâchoit en vain de l'arracher, à la morne mélancolie dans laquelle il étoit plongé: a minuit il demanda comme égaré „qu'est ce qui s'est passé? elle est morte." son hôte lui repèta tout ce qu'avoit dit l'esclave, et Valérius retomba dans sa mélancolique réverie.

Au bout de quelques jours, un huissier, vint lui annoncer de la part du Roi, un banissement éternel du territoire d'Antemne. Tu es heureux dit l'huissier, d'être étranger; car ta folie, à causé la mort, d'une bien digne fille.

„O Meurtriers!“ s'écria Valérius avec vivacité: mais il ajouta en souriant, „je dois pardonner! pardonner, vivre, fuir d'ici! oui, je le veux! — en disant ces mots, il sortit de la cabane, et prit le premier chemin qui se présenta; errant plusieurs jours dans les champs, il vivoit de fruits, et de racines. Enfin, la vuë des rochers de Tibur le réveilla de sa léthargie. Il retourna dans la grotte de Neptune, pour y pleurer toute sa vie, le souvenir, de sa chère Fabia.

Le malheureux fit ce récit, avec cette froide insensibilité que produit la perte de tout espoir, et que les peines rendent encore plus intéressante. Romulus rèvoit à toutes les circonstances, et tout sembloit lui confirmer, que Fabia étoit encore en vie: mais il n'osoit encore faire part de ses espérances, au malheureux Vâlérius: il lui prit la main, et lui dit avec un tendre reproche „Fabia t'ordonna de V i v r e! “

Eh bien! je vis, répondit Valérius avec un sourire amer.

„Ce n'est pas vivre „dit Romulus.“ c'est végéter pour pleurer: v i v r e c'est a g i r . . . si ton vénérable ayeul te voyoit ici,

dans cette grotte; lui, qui te disoit en partant „modéres tous tes sentimens, dans le plaisir, et dans la douleur! mais sois fidèle à la vertu . . . il rougiroit de son petit fils, qui se consaçre à ses regrets, comme si c'étoit la partie la plus précieuse de son existence: — qu'as tu fait Valerius, depuis que tu as quitté ta maison paternelle? tu as tout fait pour toi, pour ta jouïssance, pour ta douleur; mais Rien, pour l'humanité! reprends courage Valérius: l'homme s'abuse si facilement! il preud ses larmes pour de la vertu, et sa douleur pour des actions: ne regrettes pas les plus grands sacrifices, te dit ton ayeul, pour sauver ta vertu: qu'est ce que tes larmes? le plus foible des hommes ne sauroit faire moins, que de pleurer . . . vois cette couronne de lierre! même dans la triste saison de l'hiver, il pousse sa verdure: c'est l'emblême de l'homme. O Valerius! les Dieux m'ont envoyé vers toi, pour t'arracher à ta léthargie, et te rendre à tes vertus!"

Valerius le fixa attentivement; un sentiment inconnu s'éléva dans son coeur, et tendant la main à son nouvel ami, il

lui dit : ah ! je crains d'avoir perdu la force d'agir : nommes moi une seule, une grande action ; que je puisse l'exécuter, et mourir ensuite . . .

Romulus lui répondit avec dignité „je t'en dirai une. Quand tu l'auras achevée, tu pourrás mourir : vis pour la vertu ! . . . Viens dans mes bras cher Valérius. Soyons amis ! je t'offrirai une nouvelle carrière . . .“

Il fit part à Valérius du projet de faire de ses bergers sauvages et agrestes, un peuple heureux, et civilisé ; et il anima dans le coeur de son ami, l'enthousiasme de la plus pure humanité : ils se jurèrent de consacrer toute leur vie à la vertu, et de supporter toutes les peines, pour la justice et l'équité : leurs coeurs vertueux retentissoient de cette voix divine, qu'aucune langue ne peut exprimer : dans ces instants leurs ames s'élévoient au delà du temps et de la vie : une éternité s'offroit à leurs sublimes idées.

Valérius voulut tout de suite accompagner Romulus. Mais celuici l'engagea à attendre son retour, et vola à Tusculum

chez Fabius; auquel il dit en arrivant. „Tu avois une soeur?“

Je l'ai encore, repondit Fabius froidement: elle vit à Antemne.

„Elle vit! graces aux Dieux!“ s'écria Romulus. J'ai un ami, qui est un fort brave homme. Accordes lui, la main de ta soeur.“

Fabius fronçant le sourcil, demanda le nom de cet ami . . .

„C'est un jeune Albanien, qui t'offensa un jour au temple de Jupiter . . . . je te conjure . . . .

Tes priéres sont inutiles, reprit Fabius froidement, en ajoutant: il semble que le destin se plait à mettre toujours nos désirs en opposition.

„Non, ce n'est pas le cas ici,“ dit Romulus, avec châleur; „mais ne t'irrites pas cher Fabius. Si tu le veux, nous remettrons la décision à Septimia“ et se tournant vers elle, il lui fit le récit de l'amour, de la constance, et des malheurs de Valérius et de Fabia. Septimia n'osa par décider entre son époux et Romulus. Mais elle ne cacha pas à Fabius les larmes de pitié qui mouilloient ses paupiéres.

„Aprésent décides toi même!" dit Romulus à Fabius „décides si je puis, si j'ose résister a mon empressement en faveur du jeune Albanien! J'aspire comme toi à la gloire: o Fabius! tu pouvois faire une faute: mais si tu la reconnois, tu es incapable de soutenir, que tu fus juste."...

Tu peux demander: dit Fabius; mais j'ai la liberté de refuser.

„Non Fabius! tu n'oses pas me refuser . . . parceque tu es Fabius: je dis la même chose au jeune Albanien" vas chez Fabius, lui dis-je, vas et dis lui: nous sommes ennemis, noble Tusculain! et cependant j'ose venir te demander la main de ta soeur! „. . . avouës Fabius que tu ne l'aurois pas refusé, s'il fut venû!

Je ne sais, dit Fabius; mais actuellement je ne puis te résister, homme inconcevable! je la lui accorde.

Romulus l'embrassa, en s'écriant „généreux Tusculain! c'est toi même qui remportes la victoire, sur ton préjugé: cet Albanien est Valérius, frère de ta Septimia."

O mon frère, cher frère, c'est toi qui fus si longtemps malheureux ! s'écria Septimia, et se jetta au col de son époux.

Fabius remercia intérieurement Romulus, de ce sentiment flatteur de la victoire remportée sur lui même, — mais il ne put encore l'aimer : ce fut à regret qu'il raconta que Fabia, croyoit également, que son amant n'existoit plus.

Car Fabia croyant qu'elle alloit mourir, avoit éfectivement remis la couronne de cyprès à son esclave.

Mais quand elle revint à elle, celle ci, lui rendit une autre couronne, aulieu de celle qu'avoit recuë son amant, et lui fit accroire que n'ayant pas voulû quitter Antemne, il s'étoit opposé à la violence, et qu'il avoit péri dans le combat. Pour accréditer ce conte, le roi chargea sa fille, d'assurer Fabia, de cette funeste mort. Fabia crut en mourir! sa jeunesse triompha de la douleur, mais elle passa ses jours dans la solitude, en proye aux pleurs et aux regrets.

La sensible Septimia dit alors: „Fabia a survécu à la douleur : mais elle ne pourroit soutenir l'excès de la joye inattenduë,

si elle entendoit, si elle voyoit . . . Fabius permets que je prépare son ame au sentiment de son bonheur; que je sois le témoin de leur réunion . . .

Fabius le lui accorda, et Romulus retourna à la grotte de Neptune. Ses yeux rayonnoient de joye; la rougeur de sa phisionomie, et la palpitation de son coeur manquèrent de trahir, son heureux secret, quand il revit Valérius. Mais il avoit résolù de se taire; il vouloit que ce fut la vertu, qui triomphât de sa douleur, et non ce bonheur imprévû, auquel il n'osoit espérér. Valerius voulut encore passer une journée dans le séjour de son bonheur et de ses larmes.

Le lendemain, à la pointe du jour, il se jetta à genoux près du siège qu'occuppoit Fabia. Il l'arrosa de ses larmes, et lui dit adieu, comme si c'eut été son amante: puis se relevant, il se jetta dans les bras de Romulus, et quitta l'obscure caverne. Quand il fut au grand jour, il étendit ses bras vers le soleil et s'écria „o Romulus, je te suivrai avec courage dans la carriére que tu montres à mes yeux?"

Quand ils se trouvèrent sur le sommet du rocher, Romulus lui montra la perspective étendue, qu'on découvroit du temple de la Sybille, en lui disant „vois ces belles plaine, jusqu'à la mer, et mes collines natales près du Tibre: c'est là que nous amènerons la paix et le bonheur?"

Mais l'ame de Valérius étoit agitée par de tendres et cruels souvenirs: „là! s'écrioit il, elle gravissoit les rochers; — voilà l'endroit où je la vis la prémiére fois: il redevint inconsolable — mais Romulus le conduisit en silence dans la plaine aux bords de l'Anio; Valérius ralentissoit ses pas: il lui en coutoit de s'arracher de ces chères contrées, auxquelles, sa douleur l'attachoit.

Enfin ils arrivèrent dans le bois sacré, et se trouverent devant l'habitation du vieillard: a peine eurent ils ouvert la porte, que la mère de Valerius reconnut son cher fils, malgré la pâleur de sa phisionomie, et tremblante de joye elle vola dans ses bras; à ses exclamations, toute la famille se rassembla avec empressement autour de lui: il les fixoit d'un air atten-

dri, les yeux pleins de larmes ; mais il baissoit les yeux, dèsqu'il rencontroit ceux de son vénérable ayeul.

On entouroit Valérius, et le pressoit de faire le récit de ses avantures. Mais le vieillard s'y opposa, et donna l'ordre à une des filles, de chanter un hymne aux divintés bienfaitrices ; toute la famille entonna cet hymne, comme de concert, et tous les yeux se remplirent de larmes : quand ils eurent chanté, le vieillard prit une coupe pleine de vin, fit des libations, et bût à la santé de son petit fils; le sourire de la joye reparut sur toutes les phisionomies, et la journée se termina au sein du plaisir et de la tendresse: la bonne mère seule, ne pouvoit retenir ses larmes en voyant la pâleur de son cher fils.

Enfin, le vieillard lui dit „demain, mon fils, tu nous raconteras; les prémiers épanchements du plaisir et de la confiance sont dus au coeur maternel: vas ma chère fille, emmènes Valérius avec toi.“

Quand il fut sorti, Romulus raconta en abrégé, les avantures de Valérius, sans cependant nommer Fabius : puis tirant le vieillard à l'écart il lui en fit tous les dé-

tails, en lui disant que Fabia vivoit encore, et que son frère étoit prèt à accorder sa main à son amant: le vieillard approuva, que Romulus, n'en eut encore rien dit à Valérius : car il devoit mériter la possession de Fabia, par sa constance à supporter la douleur de sa perte.

Le lendemain, quand toute la famille fut rassemblée devant l'habitation, Valérius leur fit son triste récit: quand il dit en finissant, que c'étoit Romulus, qui l'avoit engagé de quitter sa retraite, la tendre mère, se jetta dans les bras de Romulus, et l'apella pour la seconde fais ,,son cher fils."

Valérius ayant terminé son histoire, le vieillard le prit par la main, et l'emmena au fond du bois: à midi, une jeune fille leur porta à manger, et dit en revenant, que le vieillard avoit parû très touché, ainsi que le malheureux Valérius.

Ils ne revinrent à l'habitation, que vers le soir. Le vénérable prètre avoit repris sa sérénité accoutumée, et Valérius le fixoit avec une respectueuse tendresse; àrrivés au milieu de leur famille, Valérius tendit à tous la main, en souriant et leur dit

„pardonnez moi! mes peines m'avoient fait oublier combien vous m'aimez! o ma bonne mère! j'ai pû oublier un instant, ce que je te faisois souffrir: je ne vois qu'à présent, jusqu'à quel point, une malheureuse passion peut nous égarer. O mon respectable ayeul, que tu es indulgent! tu dis que je suis malheureux! non, j'étois cruel, inhumain envers ces tendres parens!

Les embrassements, et la joye de la famille ramènerent le calme et la sérénité dans le coeur de Valérius; il sentit pour la première fois, renaitre dans son ame l'espérance — non d'être heureux — mais de mériter le bonheur par l'humanité et la vertu: quand on se sent digne du bonheur, on ne peut jamais être tout à fait malheureux: cette maxime du sage vieillard, paroissoit s'accomplir aux yeux de Valérius.

„Demain" dit le vieillard „nous célebrerons la fête de l'amour, et du bonheur domestique. Demain tous les coeurs seront animés de joye. Aussi le tien, mon cher Valérius, retrouvera demain le bonheur. Rassemblés vous tous sous l'ombrage de

ces chênes; que le lever du soleil nous y trouve tous réunis, et préparés pour notre fète.“

Il dit, et chacun se retira, avec la joyeuse attente du lendemain.

Cependant Septimia s'étoit renduë avec Fabius à Antemne, qui craignant la premiére entrevuë avec sa soeur, resta en arriére, et se rendit chez le roi, auquel il fit le récit des événements qui s'étoient passés. „O Dieux!“ s'écria la tendre Hersilie; „par quel miracle, insensible Fabius, as tu pû étre touché des peines de ta soeur?“

C'est Romulus! —

„Comment? ce Romulus chef des pasteurs! dont la renommée dit tant de bien . . . parquels moyens?“ . . .

Fabius raconta le procédé de Romulus, et augmenta par son récit, l'estime qu'Hersilie avoit déja pour ce jeune héros, qu'elle ne conoissoit que de nom.

Septimia trouva Fabia, couchée sur un sopha, accablée d'une profonde tristesse. La pâleur de sa phisionomie, n'avoit point effacé sa beauté. Ses longs cheveux blonds couvroient en grandes boucles ses épaules d'albâtre et cachoient une petite cou-

ronne de cyprès, qu'on distinguoit à peine : sa douleur et son deuil pouvoient se passer de marque extérieure, et se concentroient dans son ame : Fabia étoit semblable à une ombre des champs élisées, dans le séjour des bien heureux : ses peines n'étoient plus une vive douleur, et ne lui arrachoient plus de plaintes ; elle n'avoit plus qu'une douce et patiente résignation, qui renonce à tout, même à l'espérance, et qui n'attend plus rien sur cette terre.

Elle ne leva point la tète quand sa porte s'ouvrit, et donna le temps à Septimia de la considérer : enfin Septimia, l'apella d'une voix tendre et tremblante „chère Fabia !“

Fabia levant ses yeux languissants, lui demanda „qui es-tu, jeune étrangère?“

„Je ne te suis pas étrangère : je suis la soeur de . . . devines Fabia !“

La malheureuse Fabia, la fixant de nouveau, reconnut dans sa phisionomie les traits de son cher Valérius ; une rougeur subite colora ses jouës pâles : elle s'élança de son lit, et se précipitant dans les bras de Septimia elle s'écria „oui! tu l'ès! tu as sa

soeur Septimia ! o qu'il m'a souvent parlé de toi, de ta bonté, de ta douceur, de ton innocence; sois la bien venuë, soeur chérie de mon Valérius. Dieux bienfaisants! vous m'aviez donc encore réservé un jour de bonheur! . . . je reconnois ses yeux: voilà son front! je crois entendre le doux, le tendre son de sa voix . . . ah! ce son! . . . ils n'ont pu m'en ravir le souvenir. . . . Mais comment a-t-on permis à sa soeur, d'approcher de la pauvre Fabia? . . . "

Tu l'appendras: et si tu veux, il dépendra de toi, de m'accompagner, et de rester auprès de moi.

,,O! ne me trompes tu point? j'irois avec toi! j'habiterois avec la soeur de mon Valérius? n'est ce pas une illusion?"

Il ne dépend que de toi Fabia, de me suivre tout à l'heure: personne ne t'en empèchera.

Fabia, se jetta dans les bras de sa nouvelle amie: ,,allons! fuyons d'ici, avant que je meure!"

Septimia, résoluë de profiter de cette heureuse impression, se hàta de l'emmener, et Fabia mème la pressoit ,,allons'

disoit elle ,,avant qu'on ne m'empèche de sortir."

Ne crains pas, lui disoit Septimia; personne ne t'empèchera.

Hersilie vint embrasser Fabia, qui saisissant la main de son amie, se hâta de descendre les escaliers. Elle trembloit à l'approche de chaque personne qu'elle rencontroit, et ne concevant pas, qu'on n'empèchoit pas son départ, elle jettoit des regards étonnés sur son amie.

Arrivées devant la porte de la ville, elle s'écria ,,graces aux Dieux! . . . mais mon frère! o mon frère!"

Il ne t'empècheroit pas non plus; lui dit Septimia; rassures toi.

,,Ni lui non plus? o être inconcevable, je ne crains plus rien sous ta protection, mênes moi où tu veux."

Septimia étoit embarassée, comment faire connoitre à Fabia, qu'elle étoit épouse de Fabius; car son nom seul, faisoit trembler sa pauvre amie.

Elles se reposèrent dans une cabane, dont les habitants étoient dèja prévenus de leur arrivée, et Fabia fatiguée de la

route, et des émotions qu'elle avoit éprouvées, ne tarda pas de s'endormir. Le lendemain, elles continuèrent leur chemin, et Septimia tâcha de préparer son amie à l'heureux évènement qui l'attendoit. Mais la pauvre Fabia étoit si persuadée de la mort de Valérius, qu'elle ne remarqua aucune allusion au bonheur, de revoir son amant: Septimia dèsesperant de cette manière, résolut d'éveiller une espérance inattenduë, dans l'ame de Fabia. Elle parla en termes obscurs et énigmatiques des miracles que les Dieux font quelque fois en faveur des ètres vertueux: „peut-ètre" lui disoit elle „verrons nous arriver, ce qui nous semble impossible en cet instant. „souvent le malheureux, sans espoir, touche sans s'en douter, au moment du bonheur. Tout est possible aux Dieux, et à leur voix, les morts mème peuvent sortir du tombeau: . . . Fabia! quand tu quittas Antemne, tu craignis d'ètre arrètée; je vins, et tu ne trouvas point d'obstacle. Ne désespéres pas; peut-ètre . . . un instant peut amener le bonheur. L'homme n'apperçoit qu'un moment passager: mais

les Dieux, voyent dans l'avenir, et sourient de nos inquiétudes et de nos peines ..."

L'étonnement et le respect de Fabia pour sa compagne augmentoit à chaque instant. Elle la regardoit comme un être surnaturel. Une fille, la soeur de Valérius, se disoit elle à elle même, pénètre seule dans ma prison; m'enlève sans obstacle; chaque cabane s'ouvre à sa voix; Tous les dangers fuyent à son passage; quel est cet être incompréhensible, qui me protège, et qui semble commander aux coeurs les plus insensibles?

Quand le malheureux se croit abandonné des hommes, il cherche son dernier refuge auprès de la divinité: la longue solitude, avoit exalté l'imagination de Fabia, et n'espérant plus rien de la cruauté des hommes, elle ne s'adressoit plus, qu'aux immortels dans ses prières, et souvent elle croyoit se voir entourée, d'une clarté divine, et sentir l'approche d'un être céleste: le souvenir de la mort de son amant la rappeloit à sa douleur: mais il lui restoit encore une prière à faire aux Dieux: la mort! et cette espérance la soutenoit.

Dans ces dispositions elle voit paroitre un être consolateur, Septimia, qui lui annonce, en termes obscurs et énigmatiques un bonheur, dont elle a perdu jusqu'à l'espoir. Elle la prenoit tantôt pour une divinité, et cependant elle préferoit l'idée consolante que c'étoit la soeur de son cher Valérius.

La pensée que son amie touchoit si près à l'instant du bonheur, enthousiasma la sensible Septimia; elle s'arrèta vivement, et fixant avec tendresse la languissante Fabia, elle lui dit d'un ton prophétique et assuré. „Espères Fabia! le bonheur est dans la main des Dieux! ils te l'accorderont."

L'ame de Fabia, afaissée par ses longues peines, trouva un soutien dans les espérances prophétiques de son inconcevable compagne, et son imagination s'exalta entiérement: on lui promettoit le bonheur et le repos: la mort seule pouvoit les lui donner. — Et dans cette douce attente, elle suivoit sa conductrice, en silence. Le troisième jour, elles arrivèrent dans la forèt sacrée. Sous l'ombre obscure de ces chénes antiques Septimia transportée, embrassa

son amie, en s'écriant „o Fabia, tu touches à l'instant du bonheur!"

Fabia trembloit; son coeur palpitoit, et saisie de grands pressentiments, elle se jetta à genoux en s'écriant „c'est donc ici ici . . . oje pressens . . . où suis-je? qui es-tu? ètre incompréhensible?"

Je suis la soeur de Valerius, répondit tendrement Septimia, et continua de la conduire dans la profonde obscurité du bois.

„Où me conduis-tu?" demanda Fabia tremblante;

„Vers ton bonheur" dit Septimia „rassures toi „elles se trouvèrent bientôt devant une petite cabane isolée, où elles virent une table couverte de fruits, et de vases pleins d'eau et de lait, et un lit de mousse.

Mangeons, et reposons nous ici, dit Septimia, qui paroissoit ètre, comme si elle eut passé toute sa vie dans cet asile isolé. Mais Fabia, agitée de ses différentes émotions, ne put s'endormir, que vers le matin;

Cette cabane, batie par le grand prètre Jules dans la partie la plus touffuë du bois sur la route d'Albe, étoit destinée à offrir un abri, et la nourriture, aux voyageurs fatigués, dans cette contrée déserte.

Septimia, pensant que Fabia seroit suffisamment préparée, voulut attendre que celle ci fut endormie, pour se rendre auprès du vieillard, et concerter avec Romulus et son frère, les arrangements pour la prémiére entrevuë;

Mais comme Fabia, eut un sommeil très interrompû, elle ne pût la quitter de toute la nuit.

Quand elle la vit assoupie, vers le lever de l'aurore, elle se leva doucement, et se rendit par un détour, à l'habitation de son ayeul.

Bientôt après son départ, Fabia se réveilla, et se voyant seule, apella sa compagne: n'en recevant pas de réponse, elle fut saisie de frayeur, et s'élançant hors de la cabane, elle apella à grands cris Septimia. Mais le plus profond silence règnoit autour d'elle, et ses cris se perdoient dans les airs.

Tout d'un coup, elle entendit dans le lointain un concert de flutes, accompagnées de voix mélodieuses; „ou suis-je?" s'écria Fabia, partagée entre la crainte et l'étonnement, et se traina hors d'haleine.

pour aller au devant de cette musique délicieuse.

A mesure qu'elle avançait, l'épaisseur du bois diminua, et Fabia vit une belle plaine couverte du plus verd gazon, et entourée de bosquets de rosiers et de myrthes, desquels sembloit sortir cette divine musique; mais quand elle tourna autour d'un buisson, et qu'elle apperçût ce charmant vallon, couvert d'hommes, de femmes, d'enfants habilés de blanc, couronnés de fleurs, et brillants des prémiers rayons du soleil levant, son enthousiasme augmenta; elle s'écria avec transport; „je vois le séjour des bienheureux! . . . . mais doutant de nouveau, elle ajouta en hésitant „grande Dieux! qu'osois-je penser!"

Elle avancoit dans son trouble, tantôt se hâtant, et tantôt ralentissant ses pas: une petite fille qui l'apperçût la prémiére, la fit remarquer au vieillard, qui alla au devant d'elle. Cependant Fabia, avançant toujours, et jettant des regards incertains de tous cotés, s'écria tout d'un coup „Valérius!" et les bras étendus, elle courut vers le jeune homme, et tomba éva-

nouïe dans ses bras : tremblant, et surpris, il n'eùt que le temps de soutenir sa chère Fabia, et tomba lui même sans conoissance sur le gazon. — Toute la famille étonnée les entoura, sans deviner la cause de cette étonnante scène.

Le vieillard, avoit formé le projet d'annoncer ce matin à sa famllle, que Fabia vivoit encore ; et Fabia elle même, vint ainsi le prévenir ; cependant Septimia s'approcha, et voulût raconter le projet qu'elle avoit eù ; mais on l'écoutoit à peine, car tous étolent empressés, à faire revenir à èux, les deux amants. Enfin Valérius ouvrit les yeux, et ses prémiers regards, se tournèrent vers son amante. Mais, son ayeul, l'ayant engagé à se cacher un instant, pour ne point causer une nouvelle émotion à Fabia, il se retira derrière un grouppe de ses parents, et répéta avec transport „graces à Dieu ! elle vit ! elle vit!

Fabia, ouvrant languissamment les yeux, fixa avec étonnement tous ceux qui l'entouroient „ou suis-je?" demanda-t-elle „étoit-ce un songe? o je l'ai vû : je l'ai vû ! ombres bienheureuses, rendez le

moi! . . ." puis portant sa main au front pour se receuillir, elle continua ,,où suis-je? est-ce ici le séjour du repos . . . du paisible repos . . . j'ai été amenée par un être inconnû: je ne sais où je suis! mais je l'ai vû! . . . o vous qui m'entourez, je vous conjure, dites moi si je vis —? si j'existe? est-ce une illusion de mes sens égarés? . . .

Septimia commençant à pénétrer l'idée de Fabia, en fit part au vieillard, qui s'approcha d'elle et lui dit avec dignité ,,tu vois le séjour du repos et du bonheur, dont la persécution n'aprocha jamais; ici tous les coeurs, sont calmes et heureux; le tien, est le seul qui ne le soit pas encore: mais tu reverras Valérius et tu resteras, éternellement avec lui."

Après ces mots, le vieillard fit un signe, et les chânts mélodieux, doucement accompagnés, du son des flûtes recommencèrent.

Fabia, pencha languissamment sa tète sur la poitrine du vénérable vieillard, et dit ,,je suis donc éfectivement dans le séjour des bien heureux?" . . . .

Désirant éviter d'y répondre, le vieillard l'interrompit en lui disant „voila la mère de Valerius!" et Fabia tomba dans les bras de la sensible femme.

Pendant que les chants duroient encore, le vieillard alla vers Valérius en lui disant „modéres tes transports ; ta tranquilité, et ton calme lui sauveront la vie!" et il le mena auprès de Fabia.

Malgré son émotion, Valérius s'aprocha doucement, et tendant la main à son amante, il lui dit avec calme „Fabia! tu seras à moi, pour toujours!"

A ces mots, elle le fixa tendrement, et s'appuyant contre son sein elle dit à voix basse „Valérius! où sommes nous? - - -"

L'agitation, les doutes, et les incertitudes de ses idées, balancèrent en cet instant les trop fortes émotions du sentiment, et l'empèchèrent d'y succomber.

Le vieillard ajouta „voila Septimia, la soeur de ton Valérius, qui t'a amenée auprès de nous; elle est l'épouse de ton frère Fabius."

„Et c'est ici" lui dit Valérius „le bois sacré, dont je t'ai tant parlé; c'est ici le lieu qui m'a vu naitre;"

Ces mots dissipèrent, les illusions exaltées de Fabia; elle serra avec vivacité Valérius dans ses bras en s'écriant „tu es en vie, Valerius? je suis donc à toi pour toujours? et moi même je vis? mon frère est l'époux de Septimia? o je commence à comprendre - - - grands Dieux! - - - mais - - - Hersilie me dit t'avoir vû mort; comment? - - - - -"

„On avoit trompé Hersilie comme toi" en lui montrant le corps d'un homme assassiné. „répondit Septimia.

Délivrée pas tous ces récits, de ses inquiétudes, et de ses doutes, la sensible Fabia oublia toutes ses peines, dans les bras de son cher Valérius; et dans leurs tendres embrassements, ils se livrèrent à tous les transports, d'un amour heureux.

Comment décrire ces moments délicieux, uniques et les plus sublimes de la vie humaine? un coeur aimant peut seul en sentir le bonheur.

„O" dit le vénérable ayeul avec enthousiasme „si dans le cours de chaque vie, il n'y avoit qu'un seul instant pareil, il suffiroit, pour faire supporter avec coura.

ge, toutes les peines, au prix desquelles on y est parvenû."

La journée se passa au sein de la joye et du bonheur. Toute la famille étoit animée de la plus tendre reconoissance pour Romulus; car c'étoit lui, qui leur avoit rendu leur cher Valérius.

Enfin parut Fabius; les coeurs heureux pardonnent aisément; et la reconciliation fut aussi prompte, que sincère; entrainé par la douceur, et la paix qui se peignoient dans tous les yeux, et subjugué par les tendres effusions de cette heureuse famille, le dur Fabius s'oublia lui même, et tirant Romulus à l'écart, il lui dit avec le sublime enthousiasme de la vertu ,,Romulus! je connois tes projets, et je viens te vouer toutes mes forces, et tout ce que je possède" — te contenteras-tu ,,lui demanda Romulus" du sentiment d'avoir fait des heureux? - - - suffirat-il à ton ambition que ton nom soit celébré dans quelques cabanes heureuses? - - - s'il en est ainsi, o Fabius! sois le bien venû: conserves nous la paix avec Tusculum, et procures à mes pasteurs une paix durable avec Antemne."

Elle est faite, dit Fabius; j'ai parlé de toi au roi d'Antemne; la belle Hersilie, qui t'estime beaucoup, et qui peut tout sur l'esprit de son père, m'a secondé; quand tu voudras, nous irons à Antemne. - - -

Romulus répondit en rougissant „je veux devoir à toi seul, la paix avec Antemne. Un devoir religieux m'oblige à retourner chez mes pasteurs, et à passer trois jours au temple de Caenine. Je t'abandonne le soin de la paix avec Antemne: ne tardes pas! le vénérable prêtre m'avertit, que le sanguinaire Amulius forme de nouveaux plans contre les pasteurs: Valérius et son amante viennent habiter avec nous, et nous assurent la paix de Laurentum et de Lavinium: celle avec Tusculum, et Antemne, nous sera acquise par ton amitié; et nos forces réunies feront trembler le féroce roi d'Albe. Avant qu'il s'y attend, il verra sur les bords du Tibre, une nouvelle ville, dont les citoyens les plus dignes et les plus vertueux, qui te ressembleront, seront les conducteurs et les pères.“

Fabius promit de se rendre le lendemain, à Antemne, et Fabia qui étoit présente s'offrit de l'y accompagner „mon bienfaiteur!" dit-elle à Romulus. „Hersilie m'aime: quand Fabia, heureuse par tes soins, la pressera contre son coeur, quand elle lui parlera de toi . . . o tu ne connois pas Hersilie, si tu peux douter de l'alliance avec Antemne. Déja son coeur est préyenu en ta faveur, par le récit de tes actions . . . et j'y ajouterai, et moi aussi je lui dois mon bonheur . . ."

Le grand prètre fixa en souriant Romulus, qui rougissoit, et qui auroit bien désiré entendre davantage de la belle Hersilie, sans avoir le courage d'en parler lui mème. Le bon vieillard le tira d'embarras en faisant quelques questions.

„Elle n'est pas heureuse" dit Fabia „une peine secrette, que personne ne connoit, l'accable. A juger de son inquiétude et de son agitation, je crois que c'est un amour malheureux:"

Est-ce de puis long-temps?

„Dépuis bien peu de temps. Autrefois elle étoit gaïe; son ame étoit calme, comme un ciel serein: elle s'absenta quelques

jours pour aller à une fète; et depuis son retour, elle a perdu toute sa gaïeté. Mais quelles que puissent ètre ses peines, elle les supporte avec une grande constance."

Ces mots ranimèrent l'esprit de Romulus, qui se dit en lui même „ferai-je moins, que la belle Hersilie?"

Le grand prètre envoya plusieurs de ses fils à Laurentum et à Lavinium; d'autres se répandirent dans les cabanes des paysans voisins. Fabia et Septimia accompagnées de quelques jeunes gens, se rendirent à Antemne; et Romulus avec Valérius prit le chemin des collines sur le bord du Tibre.

Romulus fit assembler les pasteurs, les brigands, et tous ceux qui étoient venus se réfugier dans son asile. Il proposa à cette assemblée, de batir un ville, sur les bords du Tibre, de se soumettre à des loix sages et paisibles, et de ne jamais manquer à la justice, envers leurs voisins. Un des pasteurs, le plus courageux, celui qui avoit toujours combattu aux cotés de Romulus, sortit de la foule, en disant:

„C'est à tes vertus Romulus, que nous devons la paix avec tous nos voisins, car

tu leur as fait du bien; même les habitants d'Albe, sont des nôtres: leur roi seul, le cruel Amulius, veut ta perte et la nôtre. Il ne nous laissera le repos qu'au prix de nôtre sang. Romulus! fais lui offrir la paix; s'il l'accepte; nous ferons ce que tu proposes; nous batirons une ville, et nous défricherons ces bois, malgré la peine et les difficultés de cette entreprise. Mais s'il ne veut pas de la paix, ne tardons pas d'avantage. Avec Romulus à nôtre tête, nous serons les maitres d'Albe. Le cruel et soupconneux Amulius est haï de ses sujets. Unissons nous avec eux, et batissant nos cabanes aux portes d'Albe, nous en agrandirons l'enceinte. Tu seras Roi, et les Dieux te protègeront!"

Ce discours fut couvert d'aplaudissements, et toute l'assemblée s'écria „marchons contre Albe, Romulus sera notre Roi!"

Mais Silius, Valérius, et quelques autres, qui conoissoient les projets de Romulus, gardèrent le Silence.

Romulus, se levant, dit à haute voix: „amis! ces bois nous ont vû naitre; ils sont nôtre véritable patrie: c'est sous l'om-

bre de ces vénérables chênes, que nous avons vécu jusqu'à ce jour : ici reposent les cendres de nos pères : quitterons nous les tombeaux de nos ancètres ? grands Dieux ! voudrions nous mériter le reproche de n'avoir point de patrie, où qui pis est, de l'abandonner ? non ! ces collines sont nôtre propriété. Le défrichement d'un terrain inculte est pénible. Mais nous serons justes, et nous mériterons la protection des Dieux . . . que voulez vous de plus ? irez vous exterminer les possesseurs de la fertile Albanie, pour envahir leurs propriétés ? forcer les citoyens de partager leurs possessions avec vous ? — oubien ! — vous soumettrez vous à obeïr aux riches Albaniens, tandis que vous ètes maitres ici ? voulez vous labourer les champs d'autrui, pendant qu'ici vous travaillez dans vos propriétés ? . . . la postérité dira ,,jadis ces collines étoient habitées par un peuple de pasteurs libres et indépendants: oubliant leurs vertus et leurs moeurs, ils allèrent à Albe, et s'assujettissant à des loix, et à des coutûmes étrangères, ils devinrent esclaves de leurs riches voisins. Voudriez vous exterminer les Al-

baniens? et si vous les laissez vivre, ils ne changeront pas leurs antiques loix, pour l'amour de vous: ces loix ne sont pas faites pour vous! non! chers et dignes compagnons! que ces collines restent à jamais nôtre patrie. C'est ici, que sont nos Dieux; voyez ici, les antels vénérables, du vieux Saturne, dont le pays porte le nom de Saturnia; la bàs sont la grotte de Pan, et la source sacrée, qui entendit les chants prophétiques de la nymphe Carmenta: cette terre est le sanctuaire des plus anciennes et des plus respectables divinités de l'italie: ici reposent les vénérables restes de nos ancètres! que ce soit notre sainte et unique patrie!"

En disant ces mots il fixa sa lance dans la terre, et y attacha son bouclier; puis élevant les mains au ciel, il s'écria ,,Dieux tout puissants! cette terre est ma seule, mon unique patrie: ne fut elle qu'un rocher, où qu'une dèsert aride, je la préférerois à toute autre, pour ètre juste. O Dieux! bénissez ma patrie, et ceux qui voudront ètre mes concitoyens!"

Quand il eut fini, Silius, Valérius, et les autres, fixerent leurs lances dans la terre

et y attachèrent leurs boucliers. Romulus prit une hache, et assommant d'un seul coup un taureau destiné pour le sacrifice il dit „périsse ainsi tout traitre de la patrie, et ceux qui l'abandonneront!"

Après avoir répété cette imprécation, les pasteurs se séparèrent. Romulus accompagné de Valérius et de Silius se rendit à Caenine, pour assister à la célébration des mystères; et chargea son frère Remus, de veiller à la sureté des collines, en son absence, et de faire célébrer les fêtes lupercales, en l'honneur du dieu Pan.

Il n'étoit que trop vrai, que le sanguinaire Amulius continuoit ses projets hostiles: autrefois le Tiran, ne craignoit que le brigand Silius, et méprisoit l'ambition naissante du jeune Romulus. Mais depuis la réunion des brigands avec les pasteurs, il redoutoit des conséquences funestes, que la paix conclue avec Laurentum, Lavinium et Tusculum, ainsi que l'intime amitié de Romulus avec le grand prètre Jules, et l'union de la petite fille de ce dernier avec Fabius, le plus considére des Tusculains, sembloient lui présager.

N'ayant pas de fils, ainsi que son frère Numitor, il craignoit que le grand prêtre, descendant d'Enée, n'eût le plan d'aspirer à la couronne.

Ne devant le trône qu'à ses crimes, il se défioit de tous, et les croyoit capables des mêmes forfaits. La vertu du vieillard ne lui sembloit qu'hypocrisie, et son gout pour la retraite une ruse, pour gagner le peuple en sa faveur.

Il méprisoit autrefois le vieillard dans son obscurité. Mais depuis sa réunion avec le redoutable Silius, il le craignoit. Croyant que Silius ne respiroit que vengeance pour le meurtre d'Aegeste; que le grand prêtre visoit au trône d'Albe, et que l'ambitieux Romulus n'étoit que l'instrument de leurs desseins, il résolût de les diviser; ne doutant pas, que par la perte d'un de ces conjurés, leurs plans ne fussent renversés.

Toutes ses intrigues pour entrainer les pasteurs dans une guerre ruineuse, ayant échoué, il envoya des émissaires secrets, dans la forêt sacrée, et sur les collines des pasteurs, pour épier toutes les démarches de Romulus et du grand prêtre;

longtemps ils n'eûrent que des mauvaises nouvelles à rapporter: mais enfin, Marius, un de ses plus affidés, revint, après avoir passé deux mois parmi les pasteurs, chez les quels il avoit feint de s'être refugié pour éviter des persécutions: il rassura Amulius sur ses craintes en lui disant „tu redoutes en vain ce jeune Romulus et le vieillard: je me suis convaincû qu'ils ne demandent que la paix. Le jeune homme se fait l'illusoire espérance, d'être le fondateur d'un peuple, qui vive avec la simplicité de la famille du bois sacré.“

„Et Silius?“ repartit Amulius: „ah! si tu savois, combien je redoute cet homme, dont l'image me poursuit depuis dix huit ans!“

Eh bien! sois tranquille: il te haït, et ne s'en cache pas. Mais la vertu du jeune homme, où bien ses chimériques espérances, ont subjugué son esprit de vengeance. Tant que tu n'empêcheras pas leurs plans, ils te laisseront tranquille: mais si tu troubles leurs idées exaltées, ils porteront leur attention sur les objets réels, et te regarderont comme un ennemi.

Il y en a grand nombre parmi eux, que l'ambition porte souvent à s'écrier „allons à Albe. Amulius est nôtre ennemi." Mais je t'en réponds, les chefs ne t'en veulent pas. J'ai passé deux mois parmi eux, et je les connois tous: Fabius, n'est que depuis peu de temps avec eux: il a une ambition démésurée de règner. Romulus connoit son foible, et le flatte, comme un enfant; mais j'en suis sûr, qu'intérieurement, ils se haïssent. Quant à Remus frère jumeau de Romulus . . . .

„Frère jumeau? s'écria le roi avec étonnement, frère jumeau; Dieux! j'ignorois . . . dis qui sont leurs parents? dis moi tout ce que tu en as appris! . . ."

Un pasteur apellé Faustulus, passe, pour être le père de Romulus, et lui même lui donne ce nom; mais une fable qui couvre sa naissance d'un voile mystérieux, et que sans doute il a lui même inventée . . .

„Quelle fable? parles! . . ."

Il y a dix neuf ans, disent les pasteurs, que Faustulus trouva ces deux enfans jumeaux, dans un petit caisson, sur les bords du Tibre . . . mais Amulius, je te vois pàlir; qu'as tû? . . .

„Et tu dis" balbutia en tremblant le roi „tu dis, qu'ils ne m'en veulent pas. Grands Dieux! ce Silius, ces deux frères jumeaux . . . mon frère Numitor . . . o ce sont eux . . . Marius! cher Marius! prends mes trésors, et mon armée, pour me défaire de ces cruels ennemis: je ne crains pas le prêtre. Mais Silius, mais Romulus! . . . il te sera facile de surprendre et de poignarder un jeune homme confiant, qui demeure seul, sur le mont palatin, et revient chaque nuit du bois sacré; disposes de tout, pour me délivrer de ces cruels ennemis de mon repos."

Dans cet instant, un envoyé d'Antemne, vint annoncer qu'Hersilius avoit fait la paix avec Romulus, et qu'Hersilie la fille du roi, avoit parlé en faveur des pasteurs, dont elle étoit enthousiasmée. —

„Tu vois!" s'écria le roi: nous n'avons point de temps à perdre; tout m'abandonne, même l'espérance. O quand j'étois jeune, rien n'étoit impossible, à mon courage. Mais à mon âge, perdrai-je toutes mes peines, par ces jeunes ambitieux. Marius dépêches toi; je t'en conjure, et je te promets la plus éclatante reconoissance!"

Après avoir un peu rêvé, Marius demanda l'élite des gardes les plus affidées, pour une expedition secrette : dans deux jours, dit il, les pasteurs célebreront les Lupercales ; toutes leurs habitations ne retentiront que de fêtes, et les jeunes gens, les jumeaux à leur tète, seront sans armes ; j'irai les surprendre, et te promets de les livrer dans tes mains. On fit choix des plus courageux des gardes, qui sortirent vers le soir en secret de la ville, et se réunirent dans un bois, pour y attendre les ordres de Marius.

Marius avoit bien calculé ; Remus, confiant dans la crainte qu'inspiroit le nom seul de son frère, crut pouvoir retirer les gardes de l'entrée des pays, pour augmenter le nombre des assistants à la fète : le tendre Remus vivoit encore dans la maison de Faustulus, au milieu de ses enfants. Couronné de fleurs, on le voyoit toujours assis aux cotés de quelque jeune bergère. Son ame douce, sensible, et aimante, n'étoit point faite pour le bruit de la guerre : il admiroit Romulus, sans envier sa gloire :

Charmé d'avoir une occasion de réjouïr tous les pasteurs, il s'occuppa avec plaisir, de la célébration des Lupercales. Après avoir sacrifié dans la grotte de Pan, la foule se rendit dans un pré entouré de bocages: les filles et les mères, s'assirent à l'entour pour voir les courses des jeunes gens, qui couroient sans armes dans la plaine.

Mais au milieu de la joïe universelle, on entendit le son des cors: et des guerriers Albaniens fondirent sur l'assemblée. Marius, se saisit du frère de Romulus, et le fit lier: les filles et la plus grande partie des pasteurs, s'enfuirent dans les bois: ceux qui furent pris, dirent unanimément que Silius et Romulus, étoient absents et se trouvoient à Caenine.

Les prisonniers furent menés garottés à Albe. Rémus baissoit tristement les yeux, et ne songeant point à son propre danger, s'écrioit „o mon frère! mon imprudence „me fera perdre ton amitié."

Marius, mèna le jeune homme auprès du roi, et lui dit: je ne les amène pas tous: car Silius et Romulus étoient absents: mais

celui-ci, sera un ôtage précieux entre tes mains.

Amulius fixoit Remus, d'un oeuil inquiet; et le contemploit en Silence, se disant à lui même „ces traits . . . ce sont eux! je reconnois la phisionomie de sa mère . . .

Et se tournant d'un air courroucé vers le jeune homme tremblant, il lui dit:" qui ès-tu? jeune homme?"

Un pasteur des bords du Tibre: je m'apelle Remus!

„Un mensonge, te coûtera la vie" continua le roi „parles: qui sont tes parents?"

Je n'en eus point. Le pasteur Faustulus me trouva avec mon frère, dans les eaux du Tibre. Il eut pitié de nous, et nous éleva dans sa maison.

„Qui soupçonnez vous, de vous avoir fait exposer dans vôtre enfance? dis moi la vérité, où les plus cruelles tortures te l'arracheront!"

Nous ne soupçonnons personne: Faustulus nous trouva au pied du mont palatin, dans les roseaux: c'est tout ce que nous savons de notre origine.

„Scélérat, tu mens, et tu en sais d'avantage. Qui est Silius? quels sont les desseins de ton frère?"

O Roi d'Albe, que ta colère m'accable, si je t'en impose. Silius fut autrefois chef des brigands. Actuellement il est l'ami et le confident de mon frère: les projets de Romulus, sont les plus respectables. Il ne desire que la paix avec tous nos voisins; il dit souvent, que tu nous haïs, et que cependant il ne te demande, que de nous laisser habiter en paix sur nos collines; il travaille à rendre les pasteurs, plus sages, plus justes, et plus heureux; comment avons nous pû, t'offenser?

Amulius tâchâ d'intimider ce jeune homme craintif, en l'embarassant de questions, et le menaçant des plus cruelles tortures. Mais Remus, resta ferme, et fut mené en prison.

Il semble que celui-ci ne sait éfectivement rien de plus, dit Amulius: mais assurément que Silius et Romulus sont mieux instruits . . . Et mon frère Numitor est peut être du secret! . . . o, s'il trahit par un seul geste, qu'il connoisse ce jeu-

ne homme, ses cheveux gris, ne pourront pas le soustraire à ma vengeance.

Quoiqu'ignorant les causes des inquiétudes du roi, Marius en devina une partie.

Amulius fit mèner Rémus chez Numitor, et lui ordonna de faire assembler les juges, et de prononcer la sentence de mort du jeune homme.

,,Prends garde; dit-il à Marius" quelle contenance fera mon frère: s'il change de couleur au nom de Remus: le rusé vieillard, sait déguiser ce qu'il ressent: il fit semblant de sourire quand il apprit la mort de son fils! — mais fais attention à sa voix! à ses moindres expressions: je veux enfin être rassuré, et voir finir mes craintes."

Numitor exerçoit une charge de magistrature que le roi lui avoit donnée pour appaiser le peuple, qui restoit toujous attaché au malheureux vieillard. On mena le jeune homme devant lui: ,,c'est Remus, frère de Romulus, lui dit Marius" le roi te l'envoye pour prononcer l'arrêt de sa mort.

Numitor entendit sans émotion l'ordre du roi, et se tournant vers le jeune hom-

me, il lui dit avec calme ,,on dit que tu es frère, du brigand Romulus! quel est le crime dont on t'accuse? — et toi Marius, es-tu son accusateur?"

Je ne suis point un brigand, répondit Remus; je suis un pasteur, des bords du Tibre: cet homme que tu vois ici, nous surprit désarmés, pendant que nous célébrions une fête, et l'on me mena garotté ici.

Numitor fixa Marius, à ces mots, qui affirma le discours du jeune homme.

,,Mais de quel forfait t'accuset-on, pour demander ta mort?"

De ne pas pouvoir nommer mes parents, que je ne connois pas. Déja le roi me menaça de la torture. Mais je ne puis, que dire la vérité. Il y a dix neuf ans, qu'un pasteur me trouva avec mon frère jumeau, dans les eaux du Tibre" . . .

Grands Dieux! s'écria Numitor ,,dixneuf ans! . . . frères jumeaux! . . . le malheureux vieillard ne pût contenir son émotion; des larmes involontaires s'echappèrent de ses yeux; il s'élança de son siège . . . mais restant tout d'uncoup immo-

bile, il demanda d'une voix entrecoupée „quand cela arriva-t-il?"

Le jour, qu'on célébroit la fête annuelle de Jupiter Latinus, le pasteur nous trouva dans l'eau, sur les bords du Tibre, lorsqu'il revint du temple de la montagne d'Albe.

A ces mots, Numitor pâlit; il se cacha le visage de son manteau, et sanglottant vivement, il dit à Marius „n'interprêtes point mal, mon émotion: j'avois un fils qui périt à cet âge: ce souvenir" . . . . „mais je t'en prie de n'en rien dire au roi il pourroit croire . . ." sans pouvoir achever, il jetta un regard de pitié au jeune homme et voulut sortir.

Marius lui dit „le roi exige, que tu fasses mourir ce jeune homme."

Cette atrocité révolta la sensibilité du malheureux Numitor, et lui rendit courage. Il se jetta a genoux devant un autel, et s'écria avec l'excès du sentiment. „O c'en est trop: tiran inhumain! non, je haïs aprésent ma propre existence: vil esclave de ta férocité, prends aussi ma vie! . ." puis s'avançant avec une majestueuse dignité vers Marius, il lui dit „vas dire au

meurtrier de mon Ilia, et de mon Aegeste, que je l'abhorre, que je le déteste! . . . .

Il serra Rémus dans ses bras, et lui dit „oui mon fils! je prononcerai l'arrêt de ta mort. Car tu ès fils d'Ilia, de ma fille. Mais ce sera dans mes bras, qu'ils te tueront, les lâches assassins. Mourons ensemble, et la justice des Dieux vengera le sang de mes enfans. O je rougis d'avoir vécû aussi longtemps. Mais je puis encore enseigner à mourir avec courage . . .“

Il voulut ôter les liens de Remus; et Marius s'y opposa. Mais Numitor, apella ses esclaves au secours, et déliant les mains de Remus il s'écria devant toute l'assemblée „voyez ici le fils de ma chère Ilia, assassinée par le tiran.

La touchante reconoissance du grand-père avec son malheureux petit fils, qui se précipita à ses pieds, arracha les larmes, des yeux de tous les assistants „tu ne peux échapper à la mort, dit Numitor à Rémus! mais aucune puissance, ne pourra nous séparer! j'ai vécu jusqu'ici d'une façon indigne de moi: j'ai pu sourire à la mort de mes enfants assassinés. Mais je retrouve ma force et ma grandeur. Je mour-

rai avec courage au milieu du peuple dont je suis le roi légitime. Je mourrai digne du trône que le scélerat m'a enlévé.

Il tira de dessous l'autel, un diadéme et la toge royale, qu'il y avoit cachés; ceignant sa tète du bandeau royal, et endossant le manteau de pourpre, il prit son petit fils par la main, et le mena sur les hautes marches devant la maison, pour le présenter à la foule étonnée;

Marius accourût avec quelques satellites d'Amulius, mais les amis de Numitor les chassèrent, et Marius retourna auprès du Roi.

Numitor reprenant une majestueuse fierte s'écria. „Albaniens! voici votre roi légitime. Mon cruel frère, m'enleva la couronne, et fit périr mon fils et ma fille Ilia: ce jeune homme fils d'Ilia, a échappé par la grace des Dieux au fer des assassins: Amulius le fit jetter avec son frère jumeau dans le Tibre: mais la juste bonté des Dieux les a sauvés. Amulius veut faire mourir ce jeune homme . . . peuple d'Albe, il est ton roi. —" et lui mettant le diadème et le manteau royal, il continua „j'en atteste les Dieux, il est mon

petit fils! aux armes, citoyens d'Albe, pour protéger vos Dieux, et votre roi, et pour punir le lache assassin Amulius.‟

Aux Armes! s'écria le peuple! vive nôtre roi, le fils d'Ilia! mort au tiran Amulius!

Rémus demanda un instant de silence, et dit „Citoyens d'Albe! je suis fils d'Ilia, mais, je ne suis pas vôtre roi. Ma main ne sauroit tenir les rènes du gouvernement: que mon frère Romulus — vous conoissez son grand nom — soit vôtre roi: il augmentera la grandeur d'Albe. Vive Romulus, roi d'Albe!

Vive Romulus, nôtre roi, s'écria tout le peuple avec transpòrt.

Cependant Marius avoit porté la triste nouvelle au roi, que Numitor ne conoissoit point son petit fils, et que Rémus ignoroit son origine. Mais que par cet éclat, toute la ville en étoit instruite — et que Romulus mème, ne tarderoit pas à connoître ses parents.

Le roi furieux s'écria „j'ai donc moi mème, accèléré la vengeance des Dieux!.. je tombe dans mes propres pièges; et en arrachant ces jeunes malheureux de leur

obscurité, je les arme moi même contre moi! . . . il se couvrit en tremblant les yeux; mais reprenant courage, il s'écria :

„Tout n'est pas perdu encore: ce vieillard seroit il tout puissant! ce jeune homme est il armé de la foudre de Jupiter? — o je connois le peuple, qui applandit et tremble au même instant: assemblez mes soldats! je leur ferai voir, que le courage sait vaincre le destin: allons! suivez moi!“

Il tira l'épée, et se mit à la tête de ses soldats pour marcher contre Numitor.

Le bruit des armes qui s'approchoit, interrompit les acclamations du peuple, et répandit une consternation générale.

Le malheureux Numitor, tira l'épée pour aller à la rencontre de son frère. Rémus étoit à ses cotés.

Amulius s'écria avec une voix imposante „arrétez ce vieillard insensé — et ce jeune imposteur, qui veut passer pour son petit fils!“

Le foible vieillard leva le poignard d'une main tremblante; mais un soldat le désarma. Rémus se battit courageusement, blessa un des sattelites, et ne céda qu'au nom.

bre, qui le terrassa: le peuple timide n'osoit prendre un parti, et maudissoit secrètement le tiran.

Amulius, monta sur les marches de la maison de son frère, et s'écria: „Citoyens d'Albe! ce vieillard imbécille, séduit par un imposteur, vous à trompés. Vous n'ignorez pas, qu'Ilia fut prêtresse de Vesta; elle mourut dans mes bras: je sais punir, et vous voyez que les Dieux protègent la cause de la justice. Mais mon coeur n'est pas cruel; Numitor est mon frère; je lui pardonne! . . . Vive Albe; vivent ses généreux Citoyens! . . .“

Le peuple répèta „vive Albe! vive le roi Amulius!“

Amulius conduisit son frère et le jeune homme dans son chateau, et lui dit avec ironie: Pensois tu, que les Dieux seconderoient tes projets insensés? — le vieillard le fixa en silence et lui répondit avec calme „Amulius! mes enfans ont péri de ta main: tu me feras aussi mourir, ainsi que ce jeune homme . . . mais, son frère . . (ah! ce nom te fait trembler.) . . . son frère Romulus vit encore. Il vengera notre mort!“ et embrassant tendrement

Rémus, il se rendit tranquilement dans sa prison. Le tiran se retira pâle et tremblant dans ses appartements.

Rémus se remit dans les bras de son grand père, des vives émotions qu'il avoit éprouvées; d'où sais tu, demanda-t-il au vieillard, que je suis ton petit fils? Ilia, dis-tu, fut ma mère? quel barbare nous voûa à la mort dès nôtre naissance? le tiran ne dit il pas, qu'Ilia fut prètresse de Vesta? . . .

„Elle le fut," répondit le malheureux Numitor. „Le cruel Amulius fit mourir mon fils. Il forca Ilia à devenir Vestale, de peur qu'elle n'eut des enfans. Ta malheureuse mère aimoit un jeune homme, l'ami de mon fils; ah! que n'ai-je suivi ses conseils: ce généreux ami, le seul appui de nôtre famille fut banni, et j'eus même la foiblesse de consentir à son bannissement, La douleur emporta mon épouse au tombeau: Ilia devint vestale. J'étois seul, abandonnѐ! je croyois que les persécutions du destin, seroient terminées, et que la cruauté de mon frère seroit rassassiée. — Une nuit on enfonça ma porte. Mon féroce frère entra, un flambeau à la

main, accompagné d'hommes armés, et ma malheureuse Ilia, pàle et défaite au milieu d'eux: je m'élançai dans les bras de ma pauvre fille, qui me dit avec calme „o mon père! la mort n'est qu'un instant, qui termine la vie: pourquoi le redouter? Cet assassin trouve un prétexte pour me faire mourir. Je suis mère!"

„Tu entends son aveu, dit le tiran: elle a violé le voeu de son respectable état: tu connois la rigueur des loix!"

„A ces mots, je fus saisi de terreur: je me jettai aux pieds de mon frère, et j'embrassai ses genoux. Mon Ilia, me releva, et dit avec une noble fierte."

„Misérable assassin! ta cruauté peut elle abaisser ce vieillard respectable, au point d'être à tes pieds? que tardes tu? je suis seule coupable. Tu es roi et juge: prononces mon arrèt, et tuës moi! . . . Amulius me dit avec une feinte bonté: mon frère j'ai pitié de ton sort. On ignore encore ce terrible secret: j'ai enlevé secretement ta fille du temple; on croit qu'elle a pris la fuite: qu'elle serve d'appui à ta vieillesse. Prends ta fille, et dérobes la aux yeux du

public „je crus entendre la voix d'une divinité bienfaisante. Je l'apellai père, sauveur, Roi! — mais continua-t-il, qu'elle nomme son vil séducteur: Ilia, malheureuse fille, dis moi son nom; j'ensévélirai ton malheur dans un éternel oubli: par. les! — „je le veux," reprit elle, et la colère rougit sa phisionomie: toute sa figure prit un air majestueux: „tu veux ma mort, lâche tiran, mais tu veux aussi celle de mon amant, Ecoutes! un jeune homme beau comme un Dieu, fort comme Mars, me surprit à la fontaine sacrée, et me prit dans ses bras! il est père de l'enfant que je porte dans mon sein, et — trembles scélérat — il sera le vengeur de ma mort!... o cher amant! s'écria-t-elle, en étendant ses bras: toi que j'aime plus que mon existence, un silence éternel couvrira ton nom. Mais la flèche de la mort est dans ta main, pour ce tiran. Les Dieux t'assisteront. Que ce meurtrier tremble dans sa forteresse, au milieu de ses satellites: que ta main armée de la flèche mortelle s'apesantisse invisiblement sur son coeur! ... tu le poursuivras tant que tu vivras! Tiran barbare! le nom d'Ilia te fera trem-

bler : car mon amant, invisible et redoutable comme le destin, te suivra partout, et ne songera qu'à ta mort; aprèsent tuës moi! que tes angoisses soyent ton supplice!"

„Amulius étoit indécis. Enfin il me remit ma fille, mais il laissa des gardes affidées pour nous observer. Nous vécumes quelques mois dans les peines; je conjurois Ilia, de me dire le nom de son amant; elle répondoit, il se nomme Vengeur! Amulius juroit envain aux pieds des autels, de respecter les jours d'Ilia si elle nommoit son séducteur: „un meurtrier dit-elle, ne craint pas les serments!" il étoit impossible de fuir, car le tiran avoit pris ses précautions, et nous en avoit oté les moyens.

L'heure de l'accouchement étant arrivée, personne n'osa approcher d'Ilia, que les femmes dévouées à Amulius. Elle accoucha de deux garçons, de Romulus et de toi, et vous arrosa de ses larmes maternelles „o Dieux bons et miséricordieux," dit elle, en levant les bras au ciel „dans cet instant, je sens que ma vie est liée à celle de ces chers enfans; n'aurois-je dû éprouver le bonheur d'être mère, que pour

sentir la douleur de leur perte. Dieux justes! protégez ces êtres innocens; je ne puis les garantir des dangers qui les entourent: protégez les. — „malgré sa foiblesse elle vous prit dans ses bras, vous porta sur l'autel, et pria pour vous. Nous succombions à nôtre douleur."

„Amulius entra. Ilia se jetta à ses pieds, et lui dit „j'embrasse tes genoux: je suis mère: sois sensible, et accordes la vie à ces pauvres enfans. Je te jure, ils n'apprendront de moi, qu'à t'aimer, à te respecter: je leur dirai, le bon, le généreux Amulius vous conserva la vie. Je demeurerai dans ta maison avec eux, et je les éléverai sous tes yeux; Amulius, prends pitié de la douleur et de l'angoisse d'une mère craintive!" — eh bien, dit le roi après une pause" nommes moi ton séducteur, et je te réponds de la vie de tes enfants. Ilia il dépend de toi, d'être mère, où amante.

„Ilia palit, et sembla combattre avec elle même. Enfin elle prit ses deux enfants, les couvrit de baisers et de larmes, et les pressant contre son sein, elle retomba aux pieds d'Amulius „si tu faisois mourir leur père;

il faudroit aussi les tuer; car ils deviendroient les vengeurs de sa mort : o Amulius, conserves la vie aux enfans pour te reconcilier leur père!"

„Nous crûmes voir une ombre de pitié sur la phisionomie du tiran : mais bientot en fronçant les soureils, il s'écria „nommes ton séducteur" — grands Dieux! s'écria Ilia, j'ai achevé le sacrifice!" et elle vous pressa en pleurant contre son sein. Amulius lui arracha ses enfans, et elle tomba sans conoissance dans mes bras. Par ordre du roi, quelques femmes l'emportèrent, et dépuis je ne la revis plus. Je n'aurois rien appris de votre sort non plus; mais un esclave touché de mon affliction me donna la terrible nouvelle, que le roi craignant de verser votre sang, vous avoit fait jetter dans le Tibre: graces aux Dieux, ils vous ont conservés!"

Et ma mère? demanda Rémus, fondant en larmes.

„Tu ne verras jamais ta malheureuse mère : elle n'est plus!"

Rémus porta la main au front, et resta immobile de douleur. „Le Barbare! s'écria-t-il. Mais nous serons vengés. Numitor!

ton petit fils vit, pour punir ce monstre. Ha! je vois Romulus, quand il apprendra que nos meurtriers, sont ceux de nôtre mère. Je vois ses braves compagnons, se presser autour de lui, marcher contre Albe, et nous venger. Je vois le courageux Silius à ses côtés, redoutable comme la foudre de Jupiter; aproches Romulus! aproches! . . .

Amulius entra avec un rire insultant. „Tu te trompes insensé! „dit-il" tu seras otâge de la conduite de ton frère. Si ce jeune étourdi ose approcher d'Albe, je te fais mèner sur le rempart, et à sa vuë tu seras mis à mort. Gardez ces prisonniers; dit-il à ses satellites" votre tète me répondra d'eux; — voici encore quelques pasteurs prisonniers. Tu peux en envoyer un à Romulus, pour lui faire dire, que ta vie dépend de son repos."

Rémus pâlit à ces mots; il se promenoit à grands pas dans la prison, semblant dans son inquiétude, combattre avec lui mème. Tout d'un coup, ses yeux brillèrent d'un éclat divin, une subite rougeur couvrit son visage, sa contenance prit un air héroïque et de grandeur; et se tournant vers

le roi, il lui dit „tu as raison; envoyes moi un des pasteurs. Je l'enverrai vers Romulus. Ils eroit venù avec colère et vengeance: mais quand il apprendra que je suis otâge pour sa conduite — il m'aime — il restera tranquille. Envoyes moi le pasteur Lucius!"

Pendant qu'Amulius fit venir le pasteur, Rémus se jetta au col de Numitor, et lui dit à voix basse" je sens que je suis un descendant du grand Enée. Les Dieux m'accôrdent de pouvoir faire une action digne de mon origine. Une seule action. Mais Romulus dira, il fut mon frère!"

On amena le Pasteur. „Lucius! lui dit le jeune homme „toi que j'aimois toujours, de préférence à tous les autres, je suis fils d'Ilia, petit fils de Numitor" et le tirant à l'écart dans le coin le plus reculé de la prison, il continua „vas dire à Romulus, qu'il est aussi fils d'Ilia, et que le roi d'Albe a tué notre mère; les Dieux, le sang de sa mère, celui de Numitor, le mien, apellent sa vengeance; dis lui que Rémus meurt pour lui. Ne frémis pas Lucius! oui je meurs pour mon frère. Il fit tout pour moi: tandis que je vivois dans

l'inaction, il étoit grand, généreux, fort comme les héros de l'antiquité : il travailloit et combattoit pour le bien de l'humanité. Hélas ! je ne puis que l'aimer, et mourir pour lui. Le tiran se rit de notre vengeance, parceque je suis en son pouvoir. Je prive tant que je vis, mon frère, du trône d'Albe, qui est sa propriété, et ma vie est la sauvegarde d'Amulius. C'est pourquoi je veux, je dois mourir. Dis lui que je voudrois pouvoir lui dire Adieu. Mais que mourant pour lui, je meurs content ! j'étois sensible, mais point efféminé. Le malheur de notre famille m'a donné de l'énergie. Le destin veut encore une victime. Je la serai ! ne pleures pas Lucius ! vas ! ne tardes pas.

Le pasteur le conjura de conserver sa vie. Mais Rémus lui dit en souriant. „Romulus dit une fois : malheur au jeune homme, qui laisse échapper l'occasion de faire une belle action : il n'est pas digne d'en trouver une seconde ; vas trouver mon frère, et fais lui mes adieux!"

Il sècha les pleurs du pasteur, auquel Amulius dit encore en partant „répètes à Romulus, que la vie de son frère, répond

du premièr pas qu'il fera sur le territoire d'Albe.

Rémus suivit le pasteur des yeux, jusqu'à ce qu'il fut sorti de la ville, puis se tournant fierement vers Amulius, il lui dit „Tiran insensé, l'heure de la vengeance s'approche. Romulus, le petit fils de ce malheureux vieillard, le digne fils d'Ilia, Romulus — trembles à son seul nom — Romulus est déja armé sur ses collines. Silius, Fabius, Valérius, et toutes ces généreuses victimes du malheur, auxquelles il donna un asile et une patrie, et qui te haïssent dépuis longtemps, l'entourent. Albe te maudit, et n'attend pour se lever contre toi, que des chefs plus forts que moi, et que ce vieillard impuissant. Tes satellites peuvent combattre des citoyens timides et désarmés. Mais les héros que Romulus conduit, les feront trembler. Tu ne pâlis pas, Tiran! tu oses encore sourire? ha! tu me crois en ta puissance! un frère de Romulus, le fils d'Ilia en ta puissance! misérable! je détruirai ta dernière espérance: Furies de l'enfer, que ce tiran soit votre victime. Je vouë sa tête, à vôtre co.

lère vengeresse. Dieux du ciel et des enfers, écoulez moi!"

Malheureux! s'écria le roi: que tes imprécations tournent contre toi même! gardes, arrêtez le! . . .

„M'arrèter? arrèter un frère de Romulus? la vengeance approche, meurtrier! — o Romulus accours venger tes parents, ton frère!" — en disant ces mots, il tira un poignard caché, et le plongea dans son coeur; il prit le sang qui couloit de sa blessure, et en jettant contre le roi, il s'écria „divinités vengeresses, je le vouë à vos tourments" . . .

Il tomba, et le nom de Romulus, fut son dernier soupir.

La terreur et la consternation, s'emparèrent du roi. Appellant tous ses sattellites à prendre les armes, il couroit comme un insensé dans le chateau, envoyoit à tous instants des messagers sur le chemin, pour être averti de l'arrivée de Romulus, et distribuoit de l'argent à ses soldats, pour les engager à lui être fidéles: dans son angoisse, il embrassoit même son frère Numitor, en implorant sa pitié, et lui permit de retourner dans sa maison. Enfin acca-

blé de crainte, et de fatigues il se jetta sur son lit. Des songes effrayants interrompirent son sommeil, il s'écrioit sans cesse avec tout l'accent du désespoir, Romulus! Silius! . . . quand il se réveilla il offrit des sacrifices secrets. Mais les Dieux n'exaucent pas, la prière du méchant.

Après avoir terminé les céremonies à Caenine, Romulus retourna accompagné de ses amis, vers ses chéres collines. Voyant de loin des rassemblements extraordinaires, il doubla le pas. Mais quand il fut près des pasteurs assemblés, ils ne le reçurent pas avec les acclamations accoutumées; chacun baissant les yeux, gardoit un sinistre silence.

On ne répondit pas à ses questions, parceque chacun craignoit de lui dire, le malheureux sort de Rémus. Enfin l'un des pasteurs rompit le silence:

„Amulius, nous a surpris pendant que nous célebrions les Lupercales: —

Comment étoit-il possible de vous surprendre? —

„Ton frère avoit retiré les gardes des entrées." —

Jeune imprudent ! et vous ? —

,,Nous fumes entourés : la pluspart prirent la fuite ; quelques uns sont blessés ; un petit nombre fut fait prisonnier : Rémus fut le premier . . .“

Qui fut tué ? s'écria Romulus consterné.

,,Non ! il n'est que prisonnier :

Graces aux Dieux ! volons le délivrer ! . . . les pasteurs sont ils prêts ?

,,Au premier son de ton cor, ils seront rassemblés. Nous brulons tous d'impatience de venger ton injure !“

Romulus sonna du cor, et dans l'instant on vit sur toutes les collines, les flammes qui s'élevoient jusqu'aux nuës, et les pasteurs se rassemblèrent animés de colère et de vengeance. Romulus leva sa lance et leur montrant le chateau d'Albe dans l'éloignement, il leur dit : voila la demeure de l'ennemi de nôtre tranquilité. Mon frère, vos amis, sont dans les fers ! le tiran a trop longtemps abusé de nôtre patience : marchons vers Albe ! qu'il nous rende les prisonniers, et qu'il nous jure la paix ! s'il s'y refuse, nous saurons renverser ces murs, dans lesquels il se croit en sureté“ nous partons demain à la poin-

te du jour: encore une fois, nous offrirons la paix au tiran: s'il ne l'accepte pas, nous détruirons ses possessions. Mais respectons celles des citoyens; ils ne sont pas nos ennemis!"

A peine Romulus, se trouva-t-il seul avec Silius, près de son habitation, qu'il ne pût retenir plus longtemps la douleur, que lui causoit le sort de son frère: „O!" dit il en soupirant „ce jeune homme si doux, si sensible, dans les fers, et dans les angoisses! Silius! si le tiran l'a traité plus durement que n'est l'usage, . . . il m'attaque comme toi, par l'endroit le plus sensible! — on diroit qu'il veut me forcer de le livrer à ta vengeance! ah! il payera de son sang, chaque larme de mon pauvre frère! demain nous marchons contre Albe!"

Enfin! s'ecria Silius. je vois approcher le jour de la vengeance, qui punira les forfaits du meurtrier de mon Ilia!"

Il fut interrompû par l'arrivée de Faustulus, qui s'avançoit lentement vers eux. Romulus lui tendit la main en disant" demain, cher Faustulus, nous irons délivrer ton bienaimé Rémus.

Le vieillard secoua tristement la tète et dit „un malheureux sort vous poursuit! je n'ai point d'heureuses espérances! il me semble vous revoir exposés sur le bord du fleuve fatal . . . je t'en conjure Romulus! ne meprises pas les conseils d'un vieillard . . . évites Amulius. Il est le plus cruel, et le plus acharné de tes ennemis! tu ignores . . .

Quoi? mon père! ô parles: tes discours me prèsagent un malheur; que dois-je aprendre?

„Que Rémus est perdu!"

Romulus frémit „grands Dieux! pourquoi le tiran feroit il mourir ce jeune homme innocent, qu'il n'a pas lieu de craindre?

„Le roi d'Albe redoute Rémus, autant que toi: il ne haït pas tes actions, ni tes projets, ô Romulus. Il haït ta personne. Et fusses tu foible comme Rémus, il ne t'en haïroit pas moins!"

O prophète de malheurs! quand cesseras tu? Rémus n'est point mort: la douce sérénité de ce jeune homme, désarmeroit la colère des Dieux . . . .

„Mais pointcelle d'Amulius: il a fait périr ton frère . . . il est temps que je t'explique

l'énigme . . . mais je croyois te trouver seul ici . . ."

Silius voulut s'éloigner; mais Romulus le fit rester en disant: je n'ai point de secrets pour Silius. Il déteste Amulius, encore plus que moi.

Faustulus continua ,,tu sais Romulus, comment je te trouvai avec ton frère exposés dans les eaux du tibre. Mais, tu ignores les circonstances: il est temps, de te les faire connoitre: autrefois ces collines n'étoient pas si peuplées, qu'elles le sont aprésent, et nos habitations étoient la bas près des côtes de la mer. Revenant du temple, le jour de la fête de Jupiter Latinus, je passai par ce bois, et j'entendis les cris d'un homme, attaqué par deux autres; mes chiens aboyèrent, et les meurtriers s'enfuirent à mon approche. Je réussis de faire revenir le blessé à la vie, et je le portai dans une cabane isolée, qui se trouvoit près de la. Après avoir étanché son sang, je ne pus lui cacher, que ses blessures étoient mortelles; à ces mots il soupira et s'écria avec douleur: les dieux sont justes, je sens leur main vengeresse. O le scélerat! . . .

Après l'avoir appaisé, il me dit, „qu'il étoit esclave d'Amulius; que le roi lui avoit remis deux enfans nouveaux nés, pour les noyer dans le Tibre, et qu'il les avoit jettés dans le fleuve au pied du mont palatin."

„O Dieux! s'écria Romulus, en frémissant. C'est Amulius, qui fut ce cruel meurtrier?

„Faustulus continuant dit „l'esclave ayant porté les enfans dans l'eau, se hâta de retourner à Albe, dans l'espérance de la recompense, que le roi lui avoit promise: dans ce bois, deux inconnus s'aprocherent de lui, et lui demandèrent s'il avoit éxécuté les ordres du roi?

„Exactement comme il me l'a commandé, répondit le malheureux.

„Il faut que ce soit une comission bien secrette; nous mèmes l'ignorons, dit l'un des inconnus „mais! voici ce qu'il t'envoye!" et disant ces mots, il plongea un poignard dans le coeur de l'infortuné esclave ....

„Et le nom de nos Parents, dit Romulus, ne te l'at-il point dit: achèves je t'en conjure.

„Il faut que tu le saches; Amulius à fait aussi mourir ta mère!"

Son nom Faustulus! son nom . . .

„Ilia, fille de Numitor . . .

A ce nom, Romulus pàlissant se couvrit le visage, et Silius s'élançant avec fureur s'écria „tu mens vieux imposteur! Ilia! non c'est impossible" puis restant immobile, il dit après une pause „la fète de Jupiter? cependant il se pourroit . . . o c'est lui! c'est lui! . . . et adoucissant le son de sa voix il dit en sanglottant „Romulus, o Romulus! le jeune homme tomba à genoux: Silius se baissa vers lui, et les doux noms de père, et de fils, se rencontrèrent dans leurs embrassements.

Romulus se releva dans les bras de son père, et sa tète reposoit sur sa poitrine; — Amulius, ses crimes, mème Ilia furent oubliés un instant dans ces épanchements de leur tendresse.

Les plus doux transports, sublimes comme ceux de l'amour, saints et pûrs, marquèrent cet instant heureux, où le père reconnût son fils — où le fils retrouva son père: des larmes, et des soupirs soulagè-

rent leurs coeurs opressés de tant d'émotions.

Faustulus contemploit avec des larmes de joye ce touchant spectacle; sans se douter, quel heureux secret il leur avoit confié. Mais il essaya en vain de continuer son récit: il prit en vain la main de Romulus. Celui ci la retira, et saisissant celle de Silius, ils descendirent ensemble la colline, et répètèrent encore mille fois avec toute l'effusion du sentiment, les doux noms de père et de fils.

Tout d'un coup ils entendirent audessus d'eux des cris: „ou est il? où est il? je viens d'Albe, de la part de son frère". — c'étoit Lucius le pasteur, qui descendoit le sentier en s'écriant „Romulus! ton digne frère Rémus, meurt pour toi: aux armes, aux armes, aux armes! Romulus, le trône d'Albe t'attend. Rémus te l'a acquis au prix de son sang."

Romulus, et Silius troublés, furent longtemps sans comprendre le récit du pasteur. Quand ils apprirent l'héroïque dévouëment de Rémus, Romulus s'écria avec véhémence, „Aux armes! aux armes! rassemblez les pasteurs!" . . . Lucius prit son cor,

et le son en rétentit dans tous les rochers d'alentour. Romulus courût aux armes, Silius, avoit déja rassemblé les siens. Ils se rencontrèrent sur la colline de Saturne „o mon père! „s'écria Romulus, si Rémus a péri, si . . ." il n'osoit achever.

Alors! o alors! . . . répondit Silius, en tirant la flèche fatale. Romulus posa avec émotion sa main sur la flèche, en soupirant à voix basse „o ma mère! ma mère! . . . . . . "

Le son des cors retentissoit dans les forêts. Sur toutes les collines, la flamme s'élevoit jusqu'aux nuës. De tous cotés on entendoit les cris de joye, et le bruit des armes. Les pasteurs se pressèrent autour de Romulus, sur le mont Saturnin, et de rang en rang on répetoit „le fils d'Ilia, le petit fils de Numitor, Roi d'Albe."

„Oui mes amis!" s'écria Romulus avec une tendre émotion" je suis fils de la malheureuse Ilia, petit fils de l'infortuné Numitor. Cette dernière nuit, terrible et heureuse, m'a revélé tous ces mistères. Silius! Silius est mon père. Ma mère, la fille des rois, a pèri par la main d'Amulius. Le tiran me fit jetter avec mon frère

dans le Tibre, à nôtre naissance! et dans l'instant même, il tient Rémus, mon frère Rémus!"

Courons sauver, où venger mon fils! s'écria Silius, en entrainant Romulus. Les pasteurs les suivirent en foule et en tumulte, car Romulus n'avoit pas songé a donner ses ordres: on se pressoit autour de lui. L'aspect du père, et du fils, se tenant tendrement par la main, excitta la pitié et le ressentiment dans l'ame des pasteurs. Que Silius! et Romulus! soit nôtre cri de guerre, dit un des pasteurs — ces mots frappèrent Romulus. Il fit faire halte, ordonna les rangs des pasteurs, et les partagea en deux pelotons. Valérius à la tête des uns, devoit se tenir en embuscade près du lac. Romulus voulut mèner l'autre par les bois, sur le coté de la montagne; et dès qu'il auroit atteint la hauteur qui domine le chateau, il feroit un grand feu, qui seroit le signal de l'attaque.

Il posta les pasteurs dans les buissons sur le bord du Lac, et instruisit Valérius des sentiers qui conduisent au chateau. Puis se mettant à la tète de sa petite trou-

pe, marchant à coté de son père Silius, dont il ne pouvoit se séparer, il défila sous les murs d'Albe, dans l'épaisseur des bois, qui couvrent le nord de la montagne. Les premiers rayons de l'aurore n'éclairoient que foiblement leur chemin, au milieu de ce désert hérissé de rochers, qui n'étoit frequenté que par le féroce Amulius, et par ses complices. Aucun habitant d'Albe n'osoit en aprocher, de crainte d'y périr. Car la tradition rapportoit, que le roi avoit bâti dans cet horrible désert un temple aux furies, et à la vengeance, et qu'il y faisoit immoler d'innocentes victimes, pour appaiser ces divinités redoutables.

Attendants en silence, le lever du soleil, ils entendirent tout d'un coup, quelques voix, et virent plusieurs hommes, qui s'approchoient d'eux. „Vengeance, vengeance! s'écria Romulus, avec une voix terrible, qui retentit dans les rochers; on les enveloppa, et aucun ne put s'échapper.

„Que faites vous ici?" demanda Romulus. L'un de ces captifs répondit en tremblant „Amulius nous envoye pour chercher un prisonnier, et l'amener dans le chateau; laissez nous — notre liberté vous

vaudra une riche rançon. Je m'offre de rester en ôtage auprès de vous: mais souffrez, que mes compagnons éxécutent les ordres du roi.

,,Quels sont ces ordres? demanda Romulus.

Amulius s'attend, à une attaque des pasteurs du Tibre, et nous devons mener ce prisonnier dans Albe.

,,Qu'est ce qui l'engage à prendre tant de soin de ce prisonnier?"

Il doit servir d'otage, pour la retraite de Romulus . . .

,,Je suis moi même Romulus!" s'écria-t-il ,,mènes nous vers le prisonnier . . ."

Non! nous ne vous y mènerons point! dit l'un des captifs.

Eh bien! nous verrons! répondit un pasteur en le percant avec sa lance; voyez comme nos armes sont redoutables! refuserez vous encore de nous conduire?

Ils ne résistérent pas davantage, et menèrent Romulus, au travers de sentiers escarpés et sauvages, dans un vallon désert, au pied d'une tour, à laquelle on ne voyoit point d'entrée — c'est ici la demeure du prisonnier. Frappez contre cette pierre — au bout de quelques instants, ils vi-

rent sortir un homme d'une crevasse du rocher, au pied de la tour. Romulus l'arréta, et lui dit „qui est le prisonnier, qui gémit dans cette tour?

Je l'ignore, dit cet homme. Je ne l'ai même jamais vû: Amulius garde lui même la clef de la prison: je suis chargé de la nourriture de ce malheureux.

„O le cruel Tiran! s'écria Romulus. Voila un nouveau crime à venger. Il fit garder l'entrée, et descendit avec Silius, et quelques pasteurs armés, dans le caveau: après avoir parcouru plusieurs souterrains, ils arriverent près d'une porte qu'ils enfoncèrent, et trouverent au milieu d'un caveau vouté, une figure humaine, qui fut saisie de frayeur à leur approche, et tomba par terre en gémissant.

„Reléves toi, malheureux! „dit Romulus" nous venons te délivrer, et finir tes peines."

L'infortunée (c'étoit une femme) leva la tête; mais se cachant tout de suite le visage des deux mains, elle dit d'une voix étouffée: O Dieux! enfin j'entends une voix humaine. . . . je serois libre? je reverrois

des hommes! . . . êtres bienfaisans, qui que vous soyez, ayez pitié de moi . . . mais je vous prie, fermez l'entrée de la prison; l'éclat du soleil m'éblouit: il y a soixante ans, que mes yeux n'ont pas vû la lumière . . . „soixante ans! soupira Silius douleureusement. O malheureuse victime! . . .

Elle continúa avec émotion . . . est il vrai? êtes vous des hommes, mes semblables? o je vous en conjure, empêchez les rayons du soleil de m'éblouir, que je puisse vous voir . . .

„Pauvre malheureuse! dit Romulus, en lui prenant la main, „ce n'est pas le soleil, c'est un flambeau . . . „il fit emporter la lumière devant la porte; alors elle se releva lentement, et fixant tour à tour les assistants, elle étoit en extase. De douces larmes coulèrent le long de ses jouës, et un foible sourire anima sa phisionomie. Elle étendit ses bras, mais elle n'osoit approcher des hommes qui l'entouroient; ses longues souffrances l'avoient rendue craintive et timide. Silius ému, la prit dans ses bras; elle appuya sa tête contre son

sein, sentit avec émotion la palpitation de son coeur, et étouffée de sanglots, elle tomba sans conoissance dans ses bras.

Romulus s'écria. „Ici, la plus redoutable vengeance, n'est que justice. O mon père. Quand la malheureuse sera rendüe à la vie, donne lui ta flèche, qu'elle la touche, et que chargée de la vengeance de trois ètres cruellement offensés, elle perce le sein du tiran! . . .“

On porta la malheureuse, hors du souterrain et la couvrit d'un manteau, car ses haillons pouvoient à peine cacher sa nudité. La fraicheur de la matinée la ranima. Elle ouvrit les yeux, et portant des regards pleins de joye et de reconoissance sur tout ce qui l'entouroit, elle respiroit avec volupté l'air pur, dont elle avoit été privée si longtemps. Son coeur palpitoit de plaisir, en voyant le gazon sur lequel elle reposoit, en entendant le gazouillement des oiseaux, et le murmure du vent dans les arbres. Mais, quand l'horizon rougit, et que le soleil parût sortir des ondes, elle fut ravie d'admiration et de respect; étendant ses bras, vers cette mer de feu, elle

tomba involontairement à genoux, et dit en sanglottant. „Dieux immortels, je suis heureuse; J'ai revû le soleil! . . .“

Ses libérateurs partagèrent son extase, et son émotion, et oublierent pour un instant Amulius et ses crimes. „Oû veux tu qu'on te conduise?“ demanda Romulus.

Elle réfléchit quelques instants; — ah malheureuse que je suis, dit elle, je n'ai pas un asile, sur toute la terre. Je ne suis connuë de personne que du tiran, qui m'a renduë malheureuse. Ah! c'est dans cet instant que je sens toute sa cruauté. Laissez moi retourner dans ce cachot, où j'ai passè soixante ans: suppliez le seulement de me permettre, de voir de temps en temps la lumière. O je ne m'enfuirai point. Je ne le trahirai pas: . . . ah! jugez de mon malheur! je suis la plus infortunée des femmes. Que verrai—je—? qu'entendrai—je? J'avois des amis, des parents, des compagnes: o Dieux! . . . Pourquoi venez vous me délivrer! tous les revers qui arrivent successivement, vont m'accabler à la fois: mon père sera mort; je ne trouverai plus d'amis . . .

O le cruel! soixante ans j'ai végété dans cette tombe, et toutes les peines de ces longues années, vont se réunir dans un instants.. J'étois à la fleur de ma jeunesse; ah! il m'arracha des bras d'un tendre époux, il me priva de mes enfans — o la mort seule pourra terminer mon malheur!

„Es tu d'Albe?" dit Romulus" qui est ton père? peut être le conoissons nous. Mais il doit être mort; tu dis qu'il y a soixante ans...

J'ai peine à croire, dit Silius, qu'il y ait si longtemps; tu devrois donc avoir près de quatrevingt ans, et ta phisionomie n'en indique que quarante...

Elle parût hésiter et surprise „o s'il m'étoit permis de demander „dit-elle" mais mon nom . . . non jamais je ne le dirai. Menez moi dans un désert, que je puisse y mourir. Je veux ignorer . . . mais, si vous avez pitié de mes malheurs, ne me demandez pas mon nom, et repondez à mes questions. Quel âge a le roi d'Albe?"

Soixante ans; dit Silius...

„Il n'a que soixante ans! un citoyen d'Albe nommé Sempronius, vit il encore?"

après quelques autres questions indifférentes elle hésita, et demanda avec timidité ,,Numitor, est-il encore en vie?"

Il vit; répondit Silius.

,,Graces aux Dieux" dit elle avec vivacité, ,,o Numitor, o mon père! . . .

Ton père? s'écria Silius. Ton père? . . . il fixa la malheureuse, chancela, s'écria avec émotion ,,Ilia" et tomba sans conoissance à ses pieds.

Ilia. (c'étoit elle même) craignant de s'être trahie, les conjuroit de ne pas la perdre, et de la sauver. —

Romulus, étoit anéanti, et succomboit à ses diverses émotions: il croyoit rèver. S'approchant de sa mère, il tomba à genoux, et lui demanda en tremblant" es tu la fille de Numitor? — je la suis, dit elle; mais ne me trahis pas.

,,O ma malheureuse mère!" s'écria Romulus, en couvrant ses mains de baisers. Elle ne comprenoit pas, ce qu'il vouloit dire. Mais les pasteurs se pressoient autour d'eux, en criant Ilia! Ilia! reconnois ton fils — vois Silius! . . .

Silius se releva, et lui tendit les bras. Elle le fixoit en hésitant: croyant trouver

Silius un vieillard, elle doutoit que ce fut lui; la joye et l'espérance combattoient ses doutes. Elle vouloit se rapeller d'anciens souvenirs: Romulus l'interrompoit par ses caresses, en répetant „ma mère! ma malheureuse mère!“ toutes ses idées étoient confuses.

Enfin Silius la serra dans ses bras, en s'écriant „Ilia! mon Ilia; reconnois moi! je suis Silius. O souviens toi, de ces heureux instants dans le bosquet de Vesta.“

Ah! je te reconnois! o Silius! et elle tomba évanouïe dans les bras de Romulus. Mais le plaisir la ranima bientôt, et elle se jetta au sein de Silius; elle ne fixoit qu'en hésitant Romulus, comme si elle eut craint de sentir tout l'excès de son bonheur: il est ton fils? demanda t-elle, en tremblant, à voix basse. Silius lui répondit avec une tendre précaution „je le suppose.“

Tu ne le sais pas? dit elle avec vivacité? - - -

Silius la fit asseoir à coté de lui sur le gazon, et fit signe à Romulus de s'éloigner. Il fit à Ilia le récit de sa rencontre, avec le jeune homme, et de tout ce qui

s'étoit passé depuis. Ensuite il la pria de lui raconter ses souffrances. Elle lui dit, comme Amulius l'avoit fait enlever du temple, et l'avoit fait garder en prison. „Oui! Silius, dit-elle: la prêtresse n'avoit pas tort. Enfin, l'heureux, le terrible jour de mon accouchement arriva. J'eus deux jumeaux . . .“

Romulus revint. La tendresse de ses regards, les larmes qui couloient de ses yeux, n'indiquoient que trop l'amour filial. Elle vouloit s'élancer vers lui. Silius la retint. „Ilia“ dit il, quand accouchas-tu? jusqu'ici, nous n'avons qu'une douce espérance - - -

Rien qu'une espérance? qu'est ce qui te fait supposer, qu'il soit mon fils? o parles cher Silius. je ne puis te fixer l'époque. Car j'étois enfermée et je ne voyois personne.

„Etoit-ce quelque jour de fète, ou remarquable, quand tu devins mère? reprit Silius.

Le veille de la fète de Jupiter Latinus - - - à ces mots Romulus ne put se contenir davantage. En s'écriant „o mon père! o ma mère!“ il tomba à leurs pieds;

tous trois se tenoient étroitement embrassés. Un mouvement involontaire entraina tous les pasteurs émus de cette scène, à se jetter à genoux. Chacun d'eux croyoit retrouver une mère dans Ilia —

La mère demanda, comment Romulus avoit été sauvé; Silius lui en fit le récit.

„Et Rémus?" dit Ilia. Romulus et Silius embarassés gardèrent le silence. „Ah! je devine" dit Ilia „il est mort!" non, ma mère! Rémus vit, il faut le délivrer . . . o viens, mère malheureuse, nous allons te venger et délivrer mon frère! ma vengeance, n'aura pas de bornes. Courons mes camarades! ne tardons pas. O mon père! o ma mère! je n'ose encore prononcer ces doux noms . . . mais Ilia, quand ma main aura puni le tiran, quand tu seras vengée, que ces noms, me seront chers! je mériterai celui de ton fils: . . .

Quelques pasteurs, virent de loin une troupe d'hommes armés; et Romulus, alla à leur rencontre, avec les plus courageux des pasteurs; ces soldat qu'Amulius avoit envoyés audevant d'Ilia, furent saisis et désarmés.

L'un des pasteurs observa à Romulus, qu'au moyen des armes, et des habits de ces soldats Albaniens, il leur seroit aisé, de se rendre maitres d'une des portes de la ville.

„C'est un Dieu, qui t'inspire cette heureuse idée, dit Romulus.“ Sans tarder, Siliùs, Romulus et plusieurs des pasteurs prirent les habits et les armes des soldats, et marchèrent vers la ville. Un grand feu, donna le signal convenù à Valérius, d'attaquer le chateau, et toute la troupe se mit en marche vers la ville, en remplissant l'air d'imprécations contre le tiran. Ilia alloit au milieu d'eux, les mains levées au ciel; elle invoquoit les Dieux, pour le salut de son père, de son époux, et de ses fils.

Cependant Amulius en proye à ses angoisses, envoyoit à chaque instant, pour apprendre si l'on ne voyoit point arriver Ilia. Le féroce tiran, commencoit à craindre la punition de ses crimes. Un sinistre pressentiment, lui présageoit l'approche de la vengeance: et il songeoit avec effroi qu'il l'avoit accélerée; car sans lui, Romulus n'auroit jamais appris le nom de

sa mère : tous les rapports confirmoient, que Romulus, n'avoit eù d'autre désir, que d'obtenir la paix, et qu'il avoit même appaisé le ressentiment du redoutable Silius. Mais aprèsent, le jeune héros n'ignoroit plus, qu'il étoit petit fils de Numitor, et qu'il ayoit des droits sur le trône d'Albe.

O destin funeste ! s'écria Amulius furieux! quand on lui rapporta les discours des pasteurs — est ce vous Dieux vengeurs, qui me poursuivez ? ajouta t-il, en jettant un regard craintif sur l'autel, si souvent témoin de son hypocrisie; — puis se remettant de sa terreur il se consoloit par l'idée que le frère de Romulus étoit en sa puissance.

Mais l'héroïque dévouëment de Rémus ébranla le monstre, accoutumé de verser le sang. La mort de ce jeune homme, renversa sa dernière espérance, et le fit trembler pour l'avenir; — quelle puissance pourra s'opposer désormais au furieux Romulus, au redoutable Silius. O sort malheureux !" au milieu de ces lamentations il détestoit pour la première fois ses crimes. Il ne regrettoit pas de les avoir com-

mis, mais il étoit furieux, qu'ils n'eussent point réussis.

Lorsqu'on vint lui annoncer, que les flammes s'élevoient sur toutes les collines, et que les ennemis s'aprochoient il rassembla dans la nuit toutes ses troupes, et parcourant tous les rangs, un flambeau à la main, il les conjuroit de lui rester fidèles : mais aucune acclamation ne se fit entendre. Sa consternation les remplit tous d'effroi.

Le tiran méfiant, se retira dans son château et envoya ses plus fideles satellites pour amener Ilia. Elle sera l'otage pour mon repos, et la garantie de mon triomphe, se disoit il en lui même ;

Le retard de ces confidents, l'engagea à envoyer une seconde troupe armée à leur rencontre. Les uns et les autres avoient été pris par Romulus. Amulius impatient s'étoit rendu sur les murs de la ville pour les voir arriver. Tout d'un coup il vit la flamme sur la hauteur, et Valérius qui sortoit avec sa troupe de son embuscade. Les murs de la ville retentirent des cris de guerre, et du son des cors. Le tiran trembloit : mais croyant voir ses soldats Alba-

niens, amenant Ilia, il reprit courage, et donna ordre de les faire entrer.

On vint lui annoncer, que Romulus et ses pasteurs attaquoient le chateau du coté de la ville: vas! dit-il à un de ses confidents, envoyes un hérant, dire aux pasteurs, que la mère de Romulus est en ma puissance. Et que le moment de l'attaque, sera celui de sa mort.

Cependant Romulus et sa troupe déguisée, s'aprochoient lentement. On leur ouvrit la porte de la ville, et le roi se rendit au chateau, pour recevoir Ilia.

Romulus entendant les cors, et les cris des combattans, dit à Silius „entends tu notre brave Valérius?" mais un instant après, le bruit cessa, et fut suivi du plus grand silence. Un hérant avoit crié du haut de la muraille à Valérius, „Ilia est dans Albe. Elle périt, si tu ne te retires!"

Valérius fut déconcerté. Courant dans les rangs il rapella ses soldats, et résolut d'en porter lui même la nouvelle à Romulus. Il tourna autour de la ville, à la téte de sa troupe, et passant le fleuve à la nage

il alla avec ses compagnons du coté, où il comptoit trouver Romulus.

Romulus, étant entré dans la porte de la ville, avoit renversé un envoyé du roi, qui couroit à sa rencontre. Silius fendit la tête à un soldat qui se trouvoit sur son passage. Les sattellites d'Amulius se rassemblèrent. Mais la petite troupe combattoit avec la force et la valeur, que donnent la colére et la vengeance. Ilia, fut ménée par des pasteurs derrière une colline où elle étoit en sureté.

Le bruit du combat, attira toujours plus des Soldats d'Amulius; cependant Silius et Romulus répandoient la mort et la terreur parmi eux. On vouloit fermer la porte de la ville. Mais les pasteurs la défendirent, et de nouvelles troupes accoururent des remparts, en s'écriant, que les pasteurs avoient abandonné l'attaque du chatieu.

„O Valérius!" s'écria Romulus „quelle journée tu nous fais perdre; il faut vaincre où mourir; Ilia! Aegeste! — avec ce cri il fondit avec Silius sur les satellites du roi. Les plus déterminés des pasteurs, combattoient avec eux. A chaque coup, Romulus s'écrioit Silius! — et ce.

lui ci répondant Romulus! étendoit chaque fois un Albanien à ses pieds.

Amulius ne savoit que penser de ce nouveau combat. Il reclamoit en vain Ilia. Personne ne l'avoit vuë. On ne lui répondoit pas, et l'on couroit à la porte de la ville pour soutenir les combattants.

Romulus et les siens se battoient en désespérés, quoique la pluspart fussent blessés. Déja ils cédoient au nombre. Dèja on parvint à fermer l'un des battants de la porte, et même Silius fut repoussé; quand Valérius et sa troupe arrivèrent. Entendant la voix de Romulus ils se hatèrent, et leurs cris de joye animèrent de nouveau les combattants. Les pasteurs se précipitèrent dans la ville.

Ta mère! Romulus! s'écria Valérius — elle vit; je l'ai sauvée, repondit Romulus. Avancons amis! à la vengeance. Aegeste! Ilia! — les pasteurs tombèrent sur les Albaniens, et les repoussèrent. Aux cotés de Romulus combattoient Silius, Valérius, et tous les héros auxquels il avoit donné l'asile. Rien ne put leur résister. Dès que le chateau fut pris, Romulus fit cesser le

carnage, et donna ordre de désarmer les vaincûs.

Tous les amis d'Amulius, même ses esclaves, avoient pris la fuite. Le malheureux vieillard, se vit tellement abandonné, qu'il ne lui resta plus personne, pour envoyer savoir des nouvelles du combat. Cet abandon ranima un instant son orgeuil. Jettant le manteau de pourpre sur ses épaules, et couronné du diadème, il courut sur le rempart; mais ne recontrant que des soldats en fuite, que sa voix ne pouvoit même arrêter, il resta indécis, s'il avanceroit; quand il vit des hommes armés menant une femme au milieu d'eux, il voulut fuir; mais un jeune homme sortit de la troupe et fondit sur lui: Amulius tira l'épée et se défendit. Mais le jeune homme lui arracha son épée, et le mena au devant de ses compagnons. — Jeune homme! lui dit Amulius, qui que tu sois, ayes pitié d'un vieillard: prends mon trone et mes trèsors et laisses moi. — Romulus (c'étoit le jeune homme,) ne lui répondit rien, et le fixoit avec des yeux menaçants.

Cependant Ilia s'avançoit d'un pas chancelant, et levoit les mains au ciel. Silius, marchoit d'un air sombre, et redoutable à ses côtés!

„O ma mère" s'écria Romulus „ma respectable mère, donnes moi en cet instant, le doux nom de ton fils . . "

Mon cher, mon bien aimé fils! dit Ilia en l'embrassant —

„Entends tu? Tiran!" reprit Romulus d'une voix terrible „elle est ma mère: ma naissance lui couta le bonheur l Amulius? connois tu cette femme."

Amulius répondit „je sens la vengeance des Dieux. O vous avez vaincû, Jeune homme, si tu es Romulus, tuës moi! . . .

„Il n'y a que peu d'années" continua Romulus avec indignation „que cette malheureuse femme étoit belle, comme une divinité. Un amour réciproque, la rendoit heureuse. Voila son époux, et mon père, Silius."

Amulius trembloit, et n'osoit lever les yeux sur Silius qui le fixoit avec colère.

„Reconnois-tu cette femme?" demanda encore Romulus „ta cruauté l'arracha des bras de l'amour, à la fleur de l'âge, et la

condamna à la longue et obscure solitude de la mort; o Dieux! elle a passé dixhuit ans, sans goûter la vie, en proye aux plus horribles souffrances, et aux craintes d'une mort cruelle. Parles, malheureux! connois tu cette femme?"

Le vieillard accablé dit d'un ton suppliant. O Ilia! prends pitié d'un vieillard. Intercèdes pour moi, et sauves moi la vie!

Mon fils! dit Ilia: cher Silius! pardonnez au tiran. Mes malheurs sont finis, car vous m'êtes rendus!

Silius s'écria avec fureur. Comment pourrois tu pardonner à ce monstre? chère Ilia! il te fit souffrir pendant dixhuit ans, toutes les horreurs du trépas; tout ce qu'il peut souffrir ne peut compenser, le moindre de tes maux. Il est sur le bord de la tombe - - s'il étoit plus jeune, sa vie pourroit être un supplice - - - n'éleves pas tes mains, vieux scèlerat! la malheureuse Ilia imploroit vainement les dieux, pendant sa longue captivité - - - tu en apelles à tes cheveux gris? vois les beaux cheveux de cette infortunée, que ta cruauté a fait blanchir avant le temps; n'espères pas de pitié - - - Ilia, c'est Amulius, le meurtrier

de ton frère, ton assassin — vois Ilia cette flèche, dont il fit perce le sein de ton frere, elle est encore teinte de son sang! . . . .

O pardonnez lui, s'écria Ilia ,,je t'en conjure, au nom de nôtre amour, au nom de nôtre fils . . .

Dans cet instant, ils entendirent des cris perçants. L'infortuné Numitor s'avançoit en chancelant, accompagné de pasteurs qui portoient le corps de Rémus; ils le posèrent devant Romulus, qui se jetta sur ce corps inanimé, avec toute l'expression de la douleur. Ilia, appuyoit des baises sur ses levres livides, et se relevant, elle dit d'un ton menaçant à Amulius: meurtrier, que t'ai-je fait, pour te porter, à faire mourir mes enfans?

,,Assassin de mon frère!" s'écria Romulus.

,,Meurtrier d'Aegeste! dit Silius. J'ai juré vengeance, et je vais remplir mon serment:" en disant ces mots, il plongea la flèche dans le sein du vieillard, qui tomba par terre en expirant.

Romulus détourna la vuë, et se mettant à genoux devant sa mère, il lui dit

„o ma mère, il ne meurt pas innocent.“

On emmena Ilia de ce spectacle d'horreur, et Numitor la suivit. Epuisée par toutes ces émotions rapides, elle embrassoit tantot son père, tantôt Silius: „o dit-elle, languissamment: je ne suis pas morte de douleur; mais le bonheur va me ravir la vie!“

Quand ils marchèrent dans la ville, le peuple les combla de bénédictions, et leur jetta des fleurs, en s'écriant avec enthousiasme „vive Numitor, vive Ilia, vive Romulus! Ilia devenuë timide par sa longue solitude, trembloit de ce bruit du peuple; Romulus reclama le silence, qui ne fut plus interrompû, que par les sanglots des citoyens, attendris de ce touchant spectacle.

La famille heureuse, se rassembla dans l'habitation de Numitor. Ilia retrouvant à chaque place, un souvenir de son enfance, commença à se calmer, et à sentir son bonheur. La joye, et les caresses de ses parents, ranimèrent son teint et ses yeux languissants. Silius la prit tendrement dans ses bras, et son père, bénit l'union de leurs coeurs.

Le lendemain Numitor fit assembler le peuple, dans le dessein de céder le trone à son petit fils; à la pointe du jour il apporta à Romulus, un diadème, et le manteau royal. Mais celui ci lui dit „o mon vénérable ayeul: tant que tu vivras, le trône est ta propriété." Numitor sourioit et ne se doutoit pas, que le refus de Romulus fut bien sincère. Mais enfin ne pouvant vaincre ses motifs, il lui dit „J'en atteste les Dieux, et le salut d'Albe, je ne peux accepter la couronne; mes longues infortunes ont afoibli mon courage et mes espérances; la méfiance s'est emparée de mon coeur: o Romulus. Qu'un Roi aye mille défauts, mais qu'il ait de la confiance en son peuple, pour l'aimer comme un père, et pour le rendre heureux; pour ne pas être son tiran. Je sens que la couronne seroit un fardeau trop pesant, pour ma tète vieillie. Je pourrois devenir cruel, par méfiance; je risquerois de perdre l'amour de mon peuple, par la crainte de ne pas le possèder. La confiance d'un roi, dans le coeur de ses peuples, est le plus ferme appui du trône ... Romulus! tu es jeune. Ta main, pourra tenir avec

plus d'assurance et de fermeté, les rènes du gouvernement. Laisses moi goûter en paix, sur la fin de mes jours, le bonheur d'aimer, et d'être aimé de mes enfants. Un vieillard qui a éprouvé de si longues infortunes, qui fut en proye à la crainte et aux terreurs, sera rarement un bon roi. Il négligera ses devoirs, où il abusera de la puissance. Je t'en conjure, mon fils, acceptes le diadème que je t'offre. Albe, la dominatrice de Latium, exige un roi, qui ait de l'énergie. La régence d'Amulius, incertaine et foible, parcequ'elle étoit injuste, a relaché les liens, qui unissent les Latins entre eux; Romulus, descendant d'Enée et de Latinus, vengeur de Numitor, dominera sur Latium, et rétablira la gloire d'Albe. Prends le diadème qui t'appartient; vive le roi d'Albe!"

Non mon père! dit Romulus: jamais ce diadème ne ceindra mon front. Un voeu solemnel; les Dieux! et plus encore, la vertu, lient à jamais mon sort, à celui des collines, qu'habitent mes pasteurs: je t'aflige mon digne ayeul. Mais je ne puis rompre mon voeu;

Numitor, étonné de l'inflexible fermeté de Romulus, engagea Silius à le seconder, qui employa tous les moyens de le persuader.

Romulus, demanda en souriant: „pourquoi Silius, changerois je une résolution, qui eût autrefois ton aprobation?"

Parceque les circonstances ont changé. Ici un trône vient s'offrir. Alors, il auroit fallu le conquerir.

„Je serois de ton avis, mon père, si j'aspirois à règner sur les pasteurs; et dans ce cas je n'hésiterois point a préférer la couronne d'Albe. Mais, laisses règner Numitor, aussi long-temps qu'il plaira aux Dieux, et abandonnons mon sort, et celui des pasteurs, aux décrets de la destinée."

Romulus! je crains que tu te trompes. Les pasteurs accoutumés à l'indépendance, ne voudront jamais se soumettre à un roi.

„Ils obéiront aux loix, et je serai leur concitoyen. O mon père, il fut un temps, où la domination sur l'Italie, sur toute la terre n'eût pas suffi à mon ambition. Mais aprèsent un plus noble sentiment m'anime . . . je sens ce queje sacrifie. Le trône

d'Albe, de tout Latium, enflamme mon imagination, et rapelle mes desirs fougeux et brillants. Mais . . . laisses moi suivre l'impulsion du devoir. Je ne serai point ingrat envers les pasteurs, dont je suis aimé, et qui me sacrifieroient leur vie. Ces collines près du Tibre sont ma patrie. Je veux finir mes jours là, ou je passai ma vie; là où je suis chéri."

Tu ne serois point ingrat envers les pasteurs. Il te seroit aisé de les réunir avec Albe; de leur donner, des habitations et des propriétés.

„Je puis leur donner d'avantage: des loix bonnes et humaines: sans devenir roi, je puis etre le fondateur d'un peuple juste et généreux."

O mon fils. Les Dieux seuls peuvent voir dans l'avenir!

„Je ne le prétends pas non plus. Mais, parceque je ne suis pas Dieu, parceque l'avenir m'est caché, je veux être vertueux, autant que l'humanité le permet. Je choisis, ce qui me semble le meilleur. Je fais, ce que mes forces me permettent. Que les Dieux détournent le mal, que je ferai involontairement. Le devoir m'ordonne de

vouloir, et de faire le bien, comme si je travaillois pour l'éternité. Je veux fonder une nouvelle nation. Peut-être que son nom, et le mien, disparoitront un jour de la terre. Mais je crois bien faire, et j'agirai, comme si ma nation devoit durer éternellement; qu'elle dut imposer des loix, enseigner l'ordre, la justice et le bonheur, à tous les peuples de la terre. Laisses moi, mon père! le trône d'Albe ne me tente pas . . . J'ai dèja sacrifié à mes projets, d'avantage qu'une couronne. Le destin et mon coeur, m'apellent vers mes collines. Rémus mourut, parceque les Albaniens trembloient sous le sceptre; sur nos collines, mon généreux frère, n'auroit pas été rèduit à se donner la mort, oubien tous les pasteurs seroient péris avec lui; je ne pourrois rester ici, sans avoir sanscesse mon frère mourant devant les yeux. Non mon père! je n'accepte pas le trône: je retourne auprès de mes pasteurs!"

Je te suivrai! s'écria Silius fiérement.

Je ne te quitte plus, mon cher fils, dit Ilia; je te suivrai chez les pasteurs; nous y serons plus heureux qu'ici; il est vrai que les citoyens d'Albe, nous acceuillent

avec acclamations: mais il en fut de même, quand Amulius usurpa le trone. Allons sur tes collines! . . .

Numitor, qui n'avoit pas encore perdu toute espérance de persuader Romulus, les mena à la place publique, et montant à la tribune il harangua le peuple. Il déposa le sceptre et la couronne sur l'autel de Jupiter, et résigna solemnellement le tròne; invitant les citoyens à choisir le plus digne d'entre eux, pour son successeur.

Le peuple assemblé s'écria unanimément „que Romulus, soit notre roi!"

Romulus monta à la tribune, et dans un discours concis et énérgique, il déclara qu'il ne pourroit accepter la couronne, aussi longtemps que Numitor seroit en vie. Mais que même après la mort de son ayeul, il juroit de ne pas abandonner ses collines et les pasteurs; après avoir pris les Dieux à témoins de ses serments, il déscendit avec calme de la tribune, et se rendit auprès des pasteurs qui le recurent avec les demonstrations de la plus vive joye.

En quittant la ville, il demanda aux Albaniens la continuation de leur amitié, et leur assistance, pour la construction de

sa nouvelle ville ; Numitor lui en donna l'assurance au nom de tous les citoyens. Quand il fut sur le point de partir, un brave Albanien, sortit de la foule, en s'écriant „Romulus ! tu ne veux pas accepter la couronne d'Albe ! — en effet, tu règneras plus parmi tes pasteurs, que dans ces murs que ta valeur à conquis, et que nous n'avons sû déffendre ; — je te suivrai, et en quelque lieu que tu sois, je te regarde comme mon roi !"

Il se joignit à la foule des pasteurs, et un grand nombre des plus braves Albaniens suivirent son exemple. Romulus les acceuillit avec plaisir, et comblé des bénédictions du peuple qui lui jettoit des couronnes de fleurs, il prit le chemin du tibre, accompagné de Silius et d'Ilia.

Numitor, accorda la permission, à tous ceux qui voudroient aller s'établir dans la nouvelle ville, que Romulus alloit bâtir ; et la pluspart des descendants des Troyens quittèrent Albe, pour devenir citoyens de Rome.

Arrivé sur le mont palatin, il fut reçu avec joye par tous les pasteurs ; il leur renouvella la proposition, de batir une ville

sur les bords du Tibre, et les invita de faire choix d'un de leur concitoyens, pour diriger les travaux; on élut Romulus, d'une voix unanime.

Le lendemain il fit assembler tout le peuple, dans le vallon situé entre le mont Palatin, et le mont Saturnin; la tète couronnée de fleurs, Romulus monta sur la colline qui portoit son habitation, et se tenant d'après les saints usages, le visage tourné vers l'orient, il attendit les présages favorables; levant les mains au ciel il s'écria à haute voix „Dieux toutpuissants, donnez nous un signe, que vous protègerez notre ville naissante!"

Au mème instant on vit un éclair brillant, sillonner les airs, suivi d'un coup de tonnerre. A la droite du mont Palatin, douze aigles s'élevèrent lentement dans les airs, et planant tout autour de la Colline sur laquelle étoit Romulus, ils disparûrent.

„C'est ici?" s'écria Romulus „que sera nôtre nouvelle ville. O Dieux benissez la!" A son signal, on éleva des autels, pour offrir les sacrifices accoutumés: on alluma de grands feux, pour purifier les nouveaux

citoyens. Puis attelant la charrue sacrée d'un taureau, et d'une vache blanche, symboles de l'innocence et de la pureté des mariages, qui devoient peupler la nouvelle ville, il tira un sillon, autour du centre de la colline. Tous les habitants portèrent les prémices de leurs fruits, dans cette enceinte, qui fut consacrée aux assemblées publiques des citoyens. Ensuite il marqua par un profond sillon l'enceinte des murs de la ville future, suivi de tous les hommes et jeunes gens, qui marchoient dans un réligieux silence. Après avoir sacrifié le taureau et la vache, Romulus, se tenant au milieu de tout le peuple assemblé, pria à haute voix"

„Dieux immortels! bénissez la nouvelle ville! soyez nos protecteurs!"

„Benissez Rome! s'écria le peuple en levant les mains au ciel „Bénissez Rome, ô Dieux!"

Cette sainte journée se termina par des danses et des sacrifices.

Déja le lendemain, tout le peuple, couronné de fleurs, travailloit aux fondements de la nouvelle ville et animés par le chant des femmes et des filles, ils élèverent en

peu de temps les murs. Les places des temples, furent désignées et les chênes antiques tombèrent sous la hache des ouvriers.

Tout d'un coup, on vit de loin, dans la forêt de Laurentum, une longue procession, d'hommes de femmes et d'enfans, qui s'avançoient des flambeaux à la main; au milieu de la procession six hommes portoient un objet voilé, entourés de jeunes filles portant des urnes, des bandeaux sacrés, et d'autres ustensiles de sacrifices. Romulus reconnut le grand prêtre Jules; mais celui ci, sans saluer Romulus, s'avança avec tous les siens dans l'enceinte des murs, pria, et consacra la colline. Ses enfants batirent une petite cabane de branches, et après y avoir déposé les reliques d'Enée, ils érigèrent un autel. Le prêtre offrit un sacrifice, et parlant au peuple, dit „Citoyens de Rome, écoutez moi! par ordre des Dieux, vôtre ayeul et le mien, le grand Enée batit Lavinium. Les reliques mistérieuses, les statues des anciennes divinités se conservoient dans le temple du bois sacré. Les environs de Lavinium étoient stériles; mais les Dieux

protecteurs promirent au héros troyen, une nouvelle ville, opulente et heureuse. Ascane bâtit Albe, et y fit transporter les objets réligieux: mais bientôt le courroux des Dieux força les Albaniens, de les rapporter au temple, où ils ont été conservés dépuis . . . hier un ouragan subit et furieux, renversa les murs de nôtre temple: j'en fus étonné; quand un jeune enfant s'écria au milieu de nous; les Dieux ne veulent pas rester plus longtemps ici! — surpris de ce prodige et gardants le silence, nous entendimes au même instant un passant, dire à son camarade à haute voix" Rome est batie; allons à Rome; — „nous nous écriâmes comme de concert, allons à Rome! et le tonnerre gronda audessus de nos têtes. Je consultai les Dieux, et ne trouvant que d'heureux prèsages, nous venons citoyens de Rome, vous apporter vos Dieux. Ils vous seront propices. Rome sera la capitale de Latium, promise à Enée. Paix, gloire, et prospérité à Rome, la ville des Dieux!"

Toute l'assemblée, répeta les bénédictions du grand prêtre, et reçut avec joye les dieux tutélaires, auxquels on offrit

dans ce lieu, les prémiers sacrifices. On éleva autour de la cabane qui renfermoit les statues des Dieux, des habitations, pour le grand prêtre et pour sa famille, et les citoyens de Laurentum et de Lavinium, lui amenèrent ses effets et ses troupeaux.

Quand on sut, que les Dieux tutélaires, avoient choisi leur domicile dans Rome, les principaux citoyens de Lavinium, et de Laurentum vinrent s'y établir; des malheureux, des bannis, la pluspart gens de bien, accoururent à Rome. Les Brigands se lassèrent leur vie vagabande, et quittant les bois, ils vinrent toucher l'autel de l'asile, et furent reçûs par Romulus, au nombre des citoyens. Dèja, avant que la muraille fut achevée, il fallut en agrandir la circonférence: Romulus, ajouta le mont Saturnin à l'enceinte, et par le zèle et le travail des citoyens, aidés des habitants d'Albe, on vit bientot s'élever la nouvelle ville.

Quand les habitations furent baties, et que les murs furent achevés, Romulus assembla tous les citoyens sur la place publique, et leur parla en ces termes.

„Rome a été batie sous la protection des Dieux! Citoyens! vous m'avez honoré de la charge de diriger les ouvrages; et vous avez donné mon nom, à la ville naissante. Ma tâche est finie. Je rentre au milieu de vous, et je ne serai plus que vôtre concitoyen, dèsque vous aurez fixé vôtre manière de vivre. Nôtre nouvelle ville est entourée de voisins envieux, qui craignent ses progrès, et tremblent de sa force. Le courage, le patriotisme, la discipline, et la force de vos bras, sauront garantir nos murs des attaques ennemies. Mais l'union et l'amour doivent assurer la paix intérieure, le bonheur, et l'abondance. Par la lacheté et la crainte, les murailles s'écroulent. Mais, la désunion et la haine entre les citoyens sont la ruine de la ville la plus forte. Que la justice soit votre unique loi! tant que vous serez justes envers vos voisins, et envers vos concitoyens, vous serez invincibles, quelle que soit la forme de vôtre gouvernement; il y a des villes où règne un roi; dans d'autres ce sont les plus considérés des citoyens. Mais sans la justice, tout gouvernement est malheureux. Avec

elle on peut s'assurer du bonheur. Aprésent, chers Concitoyens! délibérons, quelle manière de gouvernement nous choisirons. Je fus jusqu'ici votre chef; mais je saurai obéir aussi bien qu'aucun d'entre vous!"

Alors, toute l'assemblée s'écria: Romulus! sois notre roi! notre père! nôtre législateur! — il voulut s'opposer, — mais les cris redoublèrent.

,,Qu'il en soit ainsi! si les Dieux l'ordonnent!" s'écria Romulus.

On fixa le lendemain, pour la cérémonie: quand Romulus s'assit sur la colline de Saturne, des éclairs parûrent à sa gauche: Et tout le peupler s'écria ,,les Dieux ont parlé: vive Romulus, roi de Rome!"

Romulus, ajourna l'assemblée du peuple au surlendemain, et passa ces trois jours à s'entretenir avec le grand prêtre sur les loix utiles à son peuple. Le calme du vieillard modéra la bouillante vivacité du jeune roi.

Le troisiéme jour Romulus parut devant l'assemblée, dans la pompe royale, le front ceint du diadème, et le manteau de pourpre sur ses épaules. Il étoit précédé de douze licteurs, portant les faisceaux et

la hache, simboles de la punition des crimes. Le grand prêtre et ses amis le suivoient avec un religieux silence : quand il monta sur la tribune, il fut acceuilli avec de vives acclamations.

Après avoir obtenu silence, il chargea Silius et Valérius, de faire le dénombrement du peuple, et les prêtres écrivirent les noms des citoyens. Puis il divisa les citoyens en trente tribus égales, et ordonna un chef pour chacune. Il fit à tous une distribution égale du territoire, et institua des fêtes particulieres à chaque tribu, et des fêtes générales pour tout le peuple. Ensuite, il élut, parmi les plus dignes et les plus anciens, cent magistrats, pour être près du roi, et pour se mettre à la tête des affaires, et leur donna le titre respectable de pères, pour marquer leur sublime fonction, d'être les pères et les bienfaiteurs de la Nation.

Au grand étonnement de l'assemblée, il borna la puissance royale.

Fabius lui reprocha, de diminuer la majesté du trône :

„Non" répondit Romulus „si je n'abuse pas d'un pouvoir illimité, mes succes-

seurs pourroient en être tentés ; et moi même je ne suis qu'un homme ; un pouvoir sans bornes, pourroit me faire naitre le desir d'en faire usage. Crois moi, Fabius! le pouvoir d'un roi, qui possède l'amour de ses peuples, est moins limité, que celui d'un roi qui n'est que redouté. Mon autorité ne trouvera jamais d'obstacle, tant que je voudrai le bonheur de mes concitoyens. Si j'étois capable d'un autre désir, je serois indigne d'être leur roi. Mais les Dieux m'accorderont tant que je vivrai, de ne vouloir que le bien."

Il réserva au roi, le droit d'assembler le peuple, de proposer les loix, et de les sanctionner. Il étoit chef de l'armée, ainsi que du sacerdoce. — Mais les citoyens assemblés élisoient sans exception, tous leurs magistrats, approuvoient, ou rejettoient les loix proposées, et décidoient de la guerre, et des alliances; „car" disoit Romulus à l'ambitieux Fabius „un individu peut être tenté de sacrifier le sang de ses sujets, à son ambition. Mais un peuple n'entreprendra jamais une guerre, sans y être forcé. J'ai donné au roi de Rome, assez de puissance, pour être le bienfaiteur

du peuple, et je ne l'ai privé, que du droit de pouvoir l'opprimer."

Ainsi chaque institution du jeune roi portoit l'empreinte de la modération, de la sagesse et de la justice. Les doux liens du bonheur commun, et de la plus sainte union, réunirent toutes les classes des citoyens; les droits que Romulus avoit accordés au peuple, élevèrent leur ame, leur donnèrent de l'énergie, et furent la source de la grandeur de leurs descendants. Dèja chaqu'individu fier de sa dignité d'homme et de citoyen, se glorificit d'ètre Romain.

Dès que les prémiers arrangements furent faits, on vit règner dans la nouvelle ville l'ordre, la paix, et la tranquilité. Le courage et la fierté des citoyens, imposoit plus, que leurs foibles murailles.

Les Hétruriens envoyerent des ambassadeurs, pour examiner l'état de Rome. Et ceux ci retournant chez eux, dirent ,,c'est une ville, dont tous les citoyens sont des rois!" ils furent les prémiers, qui contractèrent une alliance avec les Romains, et leur exemple fut suivi, de plusieurs autres peuples voisins.

Cependant le grand prêtre et Romulus, redoutoient les funestes conséquences de la différence des fortunes, entre les riches familles Albaniennes et autres, et les pauvres, qui ne possédoient que la petite portion, qui leur étoit échuë. Le vieillard dit à Romulus: „le luxe et l'aisance des riches excitera l'envie et la haine des pauvres. Ils trouveront mille moyens pour les asservir, et pour les employer à leurs desseins, sans se les attacher: Ceux ci flatteront le riche, sans l'aimer. Ainsi cette haine secrette pourra un jour, dégénérer en flamme destructrice, et ruiner Rome et ses citoyens. Quel lien trouverons nous, pour unir les riches et les pauvres."

Après bien des peines, et des reflexions, la sagesse du vertueux, vieillard, et le zèle du jeune roi, trouvèrent un moyen heureux.

Romulus fit assembler le peuple, et chaque pauvre fut obligé de se choisir parmi les plus aisés, un protecteur, chargé par la loi de lui conseiller dans ses afaires, de plaider pour lui et de le soutenir, en toutes occasions. Parcontre le pauvre étoit

obligé d'assister son riche protecteur, s'il perdoit sa fortune, de doter ses filles, de l'accompagner, et d'intercéder pour lui, s'il étoit accusé; censé d'être de la famille de son protecteur, il lui étoit défendu de témoigner contre lui. Romulus sanctionna ces loix, par tout l'appareil de la religion, et des Dieux.

Celui qui contrevenoit à ces devoirs, étoit accablé de la malédiction publique: regardé comme un homme sans loi, sans Dieux, sans patrie, coupable du crime de lèze-nation; il étoit permis à chaque citoyen de le tuer.

Ainsi les pauvres s'attachèrent aux familles riches; ils regardoient leurs protecteurs, comme leurs pères, et ceux ci leurs clients, comme des membres de leur famille. Le temps consacra cette sage institution, à laquelle Rome dut pendant des siècles sa puissance, et ses succès, au milieu des plus horribles dissentions. La richesse, qui excitte ordinairement l'envie, et la haine du pauvre, devint à Rome, la source de l'amour, de la concorde, et du bonheur.

De cette manière Rome, destinée à dominer un jour la moitié du globe, à don-

ner des loix, des lumières et de l'humanité aux nations, fut peuplée de citoyens heureux et contents.

Mais le jeune roi, quoiqu'adoré de son peuple, n'étoit point heureux. Il sourioit avec satisfaction, en voyant l'activité infatigable des citoyens de la ville, et la sérénité du laborieux cultivateur des champs. Cependant un chagrin secret rongeoit son ame. Personne ne le conoissoit que le grand prêtre; mais il le croyoit diminué, quand il voyoit sourire son jeune ami.

Romulus songeoit avec douleur à l'approche de la fète de Vénus, où il vouloit revoir Hersilie, pour lui dire, un adieu éternel. Le jour du départ des Antemnates, il se rendit vers Tibur, et s'assit devant la grotte de Neptune, espérant que l'objet de son amour, viendroit la visiter. Son coeur palpitoit, en entendant les chants des filles Sabines, qui passoient audessus de la grotte. L'image de la belle Hersilie parée de tous les attraits de la jeunesse, se présentoit à son ame; dans cet instant son coeur aimant, préféroit la possession d'Hersilie au trône de Rome; et avec elle,

il eut volontiers établi son séjour, dans cette caverne obscure.

Mais quand le chant se perdit dans les airs en s'éloignant, et qu'un sombre silence regna tout à l'entour, il soupira „elle ne viendra point·" — Au bout d'une heure, il entendit marcher. Hersilie approchoit; Romulus au comble de la joye alla audevant d'elle, et elle descendit avec précipitation en souriant, le pénible sentier. Son regard avoit un air timide et de contrainte, qui se perdit dans les bras de son amant. Ils s'assirent sur un débris du roc devant la grotte. Ni Hersilie, ni Romulus, ne se demanderent point, si leur sort avoit changé. Leurs coeurs pressentoient, qu'ils étoient encore malheureux.

Romulus refusa d'accompagner Hersilie au temple de Vénus, car son devoir le rappelloit à Rome.

Dans la conversation, Hersilie lui raconta l'histoire du malheureux habitant de la grotte et de son amie. Romulus l'écoutoit, en souriant. „Ce respectable mortel lui dit elle qui reconcilia le pauvre Valérius et mon amie, avec son frère, qui les rendit heureux - - - c'est Romulus, le

roi de la nouvelle Rome.“ - - - Mon amie, l'éponse de Valérius fut chez moi à Antemne, et me parla avec des larmes de reconnoissance et d'attendrissement, de Romulus, de sa bonte, de sa sagesse, du malheureux destin de ses parens - - - o mon bien aimé! je chéris ce Romulus, que je n'ai jamais vû, autant que toi. Souvent je confonds son image avec la tienne; je lui prête ta figure, où je te donne son nom. O si mes rèves pouvoient s'accomplir, s'il plaisoit au destin - - - je serois la plus heureuse des filles - - - connois tu le roi de Rome? l'aimes tu? o combien de fois je souhaitai dans le cours de cette année, que Rome fut ta patrie, dont tu parlois avec tant de mistère. Tu es un homme généreux. Mais je crois que ce Romulus ne le cède à personne!“

Romulus souriant à la louange qu'Hersilie lui donnoit sans s'en douter, gardoit le silence. Mais il éprouva les plus douces émotions, et embrassa son amante avec transport.

Elle lui dit „il est digne de toi, mon tendre ami, de ne pas lui envier l'éloge que mon coeur ne peut lui refuser.“

Je sens, repliqua Romulus, que je pourrois agir comme lui, et je ne lui envie que le bonheur, qui lui fournit l'occasion de faire de belles actions et lui mérite tes éloges.

Hersilie devint rèveuse; „et que sais-je, dit-elle „de toi, et de lui? je crois que je pourrois l'aimer, si je ne t'avois point vû; et . . . ma Fabia m'en a fait le portrait. Mille fois en l'écoutant, je songeois à toi; il me sembloit qu'elle faisoit le tien. Nous passions les nuits à nous entretenir de lui, et de toi, mon bien aimé! mais je ne pouvois m'empècher de confondre ton idée avec la sienne; il me sembloit que tu devois ètre son frère, où bien avoir pris part à ses belles actions. Mon ame ne pouvoit vous séparer. Dans mes rèves, je t'ai vû, parmi les citoyens de la nouvelle ville . . . Romulus a la couleur de tes cheveux; il a ton regard pénétrant et ton front élévé. Fabia me dit mème, qu'il s'appuyoit ainsi que toi, sur sa lance en se reposant.“

Romulus fut plusieurs fois sur le point de se jetter aux pieds de son amante, et de lui dire „je suis Romulus“ mais un dè-

sir secret, un pressentiment inconnù le retint. Enfin il demanda encore à Hersilie si elle ne pouvoit se décider à quitter Antemne.

Elle lui répondit avec diguité „serois-je digne de toi, si je quittois Antemne? je t'aime: je te serai toujours fidèle; . . . . attendons tout des Dieux! peut-être nous rendront ils heureux.“

Elle entendit la voix des esclaves, qui, la cherchoient, et se levant pour s'en aller, elle se jetta dans les bras de son amant et lui dit: je voudrois que tu fusses un romain, . . . et qu'une puissance étrangère, irrésistible, me mènat dsns tes bras; . . mais encore! . . . n'aurois je pas les mêmes devoirs envers ma patrie? Adieu, mon bien aimé! ah! j'ai un pressentiment, que nous ne pourrions être heureux que par un crime! Adieu!

Romulus n'eût que le temps de lui dire, „Hersilie ne m'oublies pas“ et elle rejoignit les esclaves qui l'attendoient.

Romulus retourna à Rome, le coeur pénétré d'amour et de douleur. Il rèvoit en vain, à tous les moyens possibles, pour

s'assurer la possession d'Hersilie. Tout sembloit s'opposer à ses désirs.

De toutes les villes Sabines, Antemne étoit la plus ennemie des succès des Romains. Etant ses plus proches voisins, les Antemnates redoutoient l'accroissement de la ville naissante, et ils envoyerent des émissaires dans toutes les villes Sabines, pour les liguer contre Rome. Romulus en fut instruit. Déja les citoyens répandoient le bruit, d'une prochaine rupture avec les Sabins, et se réjouissoient de trouver des occasions à faire triompher le nom romain.

Dans les assemblées publiques, Romulus ne parloit jamais de guerre, ni des intentions qu'on soupçonnoit aux Sabins; et sans une proposition expresse du roi, le peuple ne pouvoit s'occupper de pareilles déliberations.

Après beaucoup de conférences secrettes avec le grand prêtre, Romulus résolut d'envoyer des députés aux différentes villes, pour sonder leurs dispositions : mais il y avoit encore un autre but, dans cette mission.

Romulus voulut fonder la félicité des citoyens, sur leur bonheur domestique. Des loix douces en sanctifiant le mariage, avoient affranchi les femmes du joug d'un esclavage odieux, qu'une longue habitude, et la grossiéreté des moeurs leur avoient imposé. Estimées de leurs époux, les femmes romaines jouissoient du respect et de la considération de leurs familles. Mais la pluspart des étrangers auxquels on avoit accordé l'asile, n'avoient pas de femmes; et Romulus sentoit, qu'il ne pouvoit compter sur eux, que quand ils seroient époux et pères. L'amour conjugal, et la tendresse paternelle, sont les uniques liens, qui attachent l'homme à la patrie, et la lui font aimer: pourquoi défendroit il au prix de son sang, un sol, qui n'est pas la propriété de ses enfans? on ne peut être bon citoyen, qu'en devenant propriétaire et père de famille; ce n'est qu'alors, que le patriotisme devient la sauvegarde de l'état.

Romulus fit choix des citoyens les plus distingués et les députa dans les villes voisines, pour leur offrir son alliance, et pour procurer à ses concitoyens des épouses, qui seroient la plus sure garantie de la

paix. Valérius alla à Antemne: mais en entendant ses propositions, les habitants l'interrompirent par leurs clameurs „comment?" s'écrièrent ils „on ose nous proposer de donner nos filles, à des brigands, à des bannis, à des criminels? . . .

Ils ne sont pas des brigands, répondit Valérius: les citoyens de Rome sont des hommes. Leur roi, est petit fils du grand Enée. Ne méprisez par la petitesse de nos habitations, ni la foiblesse de nos murs: Antemne n'en eut pas d'autres dans son origine. Mais nos cabanes sont habitées par des héros, et dans nos temples demeurent des dieux protecteurs. Nous vous demandons la paix, et pour garantie, l'alliance, la plus sainte alliance du sang, avec vos familles. . . .

Il fut accablé de huées, et les Antemnates lui dirent avec ironie „nos filles ne sont pas faites, pour une horde de brigands. Vas dire à Romulus qu'il établisse un asile pour des femmes. L'Italie ne manque pas de filles perdues, qui viendront s'y réfugier."

Valérius répondit avec fierté „Rome ne vous demande pas de conseil: vous appren-

drez ce que nous jugerons à propos de faire : que les Dieux nous accordent à tous le bonheur !" et il quitta Antemne, suivi des insultes des habitants.

Les autres villes Sabines, avoient fait des réponses semblables, aux envoyés romains. Romulus assembla le peuple, et les députés vinrent rendre compte du mauvais succès de leur mission. A cette nouvelle, tous les citoyens s'écrièrent unanimément „guerre aux Antemnates et à tous les Sabins !"

Mais Romulus fit séparer l'assemblée, et se contenta de donner l'ordre, d'éléver davantage les murs de la ville, et d'achever la construction des habitations. Il ordonna à tous les citoyens non mariés de se pré parer à recevoir chez eux, les épouses qu'il leur donneroit dans peu.

Vers ce temps on découvrit en fouillant dans la terre, un autel dédié à Consus, une ancienne divinité de L'italie. D'après le conseil des augures hétruriens, Romulus fit publier dans toutes les villes voisines, qu'il alloit célebrer la découverte de cet ancien autel, par des sacrifices, et des jeux publics. Les citoyens suspendirent

leurs travaux, pour faire les préparatifs de la fète. Toutes les routes étoient ornées d'arcs de triomphe garnis de fleurs. Des hérauts proclamèrent paix et sureté sur les frontiéres; dans la ville on prépara la place pour les jeux, entourée de barriéres. Par-tout on voyoit des autels consacrés à l'hospitalité, à l'amour, et à l'amitié.

La veille de la fète, les habitans de toutes les villes voisines se rendirent à Rome, aussi curieux de voir cette nouvelle ville et ses citoyens, qu'empressés de célébrer la fète du Dieu.

Avant l'aurore, Romulus étoit dèja revètu de son armure, sur la colline de Saturne: jamais il n'avoit resseuti tant d'inquiétudes. L'agitation de sa demarche, le feu qui brilloit dans ses yeux fixés à terre, trahissoient les émotions de son ame.

Valérius s'approcha de lui, et lui dit. Cher Romulus! pourquoi cette sombre tristesse qui t'accable?

Ah! dit Romulus, en lui prenant la main „les Antemnates ne viendront pas, à notre fète!"

Comme ils sont près d'ici, dit Valérius, je crois qu'ils ne partiront qu'aprésent de chez eux.

„Crois tu qu'ils viennent ?" répondit Romulus en soupirant „allons au devant d'eux !"

Les deux amis allèrent au travers des buissons qui bordent le fleuve: mais Fabia, épouse de Valérius alla sur le grand chemin à la rencontre des Antemnates, espérant de voir sa chère Hersilie.

Au bout de quelque temps Romulus dit vivement „écoutes Valérius! j'entends le son des flutes. Ils viennent!"

„Je les vois" s'écria Valérius „vois comme Fabia, embrasse avec transport son amie".

„Est-ce Hersilie? demanda Romulus."

„C'est ainsi qu'elle s'apelle: o qu'elle sera impatiente de voir le roi de Rome, le bienfaiteur de son amie. Allons audevant d'elle. De tous les Antemnates elle est la seule amie des Romains, quoiqu'elle ne t'ait jamais vû.

Romulus retint son ami, en lui disant: Tu me dois le bonheur de posséder Fabia. Veux tu reconnoitre le service, que je t'ai rendu? j'aime l'amie de ton épouse.

J'aime la belle Hersilie . . . Je veux qu'encore aujourd'hui nos Romains ayent des épouses : à la fin des jeux, je leur ordonne d'enlever les filles Sabines . . . Valérius, je confie Hersilie à tes soins; quand je donnerai le signal de l'attaque, empares toi d'elle, et donnes moi . . . ce que tu tiens de moi . . . une amante! . . .

Valérius surpris de ce projet, voulut faire des objections. Romulus lui répondit:

„Je veux forcer les Sabins à être justes envers nous, et à être en paix avec Rome. Nos citoyens sont des hommes; je leur donnerai des épouses; Rome aura des citoyens fideles et leurs parents seront nos alliés. Mon dessein n'est pas entiérement juste. Mais écoutes, et juges moi. Antemne et Coenine se sont liguées pour surprendre Rome pendant la nuit, et pour en exterminer les habitants. J'en ai des preuves: aujourd'hui ils nous envoyent leurs filles, pour nous inspirer de la sécurité; mais leurs chefs les accompagnent, pour épier les endroits les plus foibles de nos murs. J'ai combattu longtemps avec moi même, et avec ton venérable ayeul. Ah! si je n'aimois point Hersilie, qu'elle ne

fut point parmi les Antemnates, je n'aurois point hésité. Mais je le dois à Rome, et à ses citoyens. Les Sabins ont rompû la trève : ce n'est pas nous!"

Je te plains Romulus! Fabia me dit, qu'Hersilie aime . . .

Romulus sourit. „Me crois tu capable, Valérius, de forcer son inclination? si elle aime ailleurs, elle sera libre. Mais je t'en conjure, amènes moi Hersilie . . . ah! je crains d'autres obstacles que son coeur."

La connois tu Romulus?

„Par les récits de Fabia. L'éloge que tu en fis . . . mais n'en demandes pas davantage en cet instant. Amènes la moi, et gardes le silence. N'en dis rien à Fabia. Ton ayeul et toi, vous êtes les seuls confidents de mes projets."

Valérius lui promit de lui amener Hersilie, et sortit des broussailles, pour aller audevant d'elle. Lorsqu'elle le vit de loin, elle lui dit „enfin je verrai donc aujourd'hui vôtre Romulus, dont vous m'avez tant parlé . . .

Tu le verras! répondit Valérius gravement, et la suivit en silence jusqu'à Rome.

Quand Romulus vit passer Hersilie, de grands pressentiments agitèrent son ame; il se disoit à lui même. „Ah! si les Dieux m'accordoient le bonheur de posséder Hersilie! . . . Pendant qu'il étoit plongé dans ces idées, qu'il songeoit à sa destinée, à la frayeur qu'il alloit causer à Hersilie, et au succès de son entreprise, il vit arriver une fille Antemnate, tenant un jeune homme par la main, qui s'assirent devant le buisson qui cachoit Romulus. C'étoient deux amants heureux, qui s'entretenoient avec tendresse de leur amour, et se disoient combien ils seroient malheureux, si le destin les séparoit. Ils sourioient eux mêmes, de leur terreur, mais Romulus pensoit avec douleur, que ce malheur pourroit leur arriver dans peu: en levant les yeux au ciel, il se dit en lui même „o que cette soirée pourra faire des malheureux!" sortant subitement de derrière le buisson, il se trouva devant les deux amants, et levant la visière, il leur dit avec douceur.

„Je suis Romulus roi de Rome; j'ai écouté votre conversation, qui m'a touchée. Marcellus, promets moi, que quoi-

qu'il t'arrive, où je puisse t'être utile tu ne t'adresseras qu'à moi.“

Le Sabin s'étoit lévé à l'approche du roi, et le fixant avec dignité il lui répondit: Romulus! ma patrie pourroit m'ordonner d'être ton ennemi.

„Tu le pourrois: „repartit Romulus“ et tu serois l'ennemi du Romain, comme je serois celui de l'Antemnate. Mais cela n'empêcheroit point, que Marcellus aimat Romulus. Au moins, fais m'en la promesse, pour aussi longtemps que la paix subsistera, entre Rome et Antemne. Le Sabin le promit en souriant.

Puis Romulus, se tournant vers la fille étonnée lui dit: „aprésent, s'il vous arrive quelque malheur qui vous sépare, vous conoissez un ami, qui fera tout pour vous réunir; souvenez vous en! Adieu!“

Il retourna autravers des buissons, vers Rome, et se retira dans son habitation. Les deux amants suivirent le reste des Antemnates, qui arriverent bientôt à la ville.

Hersilie admira les hommes et les jeunes gens romains, qui marchoient avec légereté dans leurs pesantes armures: puis quand elle entra dans la ville, et qu'elle

remarqua les femmes romaines qui portoient les armes à leurs époux, et en recevoient les plus tendres caresses; — quand elle entra avec Valérius dans quelques maisons, et vit le respect des jeunes gens pour leurs mères — elle dit en souriant „nos jeunes gens apellent Rome, la ville des hommes; mais bientôt les Sabines diront, que c'est la ville des femmes, et désireront d'y demeurer! . . . qu'il me tarde de voir le roi de ces héros, qui a rendu les hommes si forts et si courageux, et les femmes si heureuses! je crains que nos filles préféreront Rome à leur patrie; les loix que Romulus a établies sur le mariage, nous sont connuës, plus peut être que les maris sabins ne le désirent . . . o que je suis impatiente de connoitre cet homme auquel toutes les femmes de l'univers devroient ériger un monument!"

Ainsi s'exprimoit Hersilie en allant vers le cirque, dont les barriéres étoient déja garnies de nombre de spectateurs. Valérius la placa près de l'entrée du cirque.

Le son des cors se fit entendre, et la procession des Romains s'avança. A la tête marchoient les prètres portant l'autel, et

des vieillard conduisant les victimes, couronnés de fleurs. De jeunes garçons et des filles portant des vases, et habillés de blanc suivoient avec un religieuse gravité. —

Une femme Sabine étonnée dit: des enfans de cet âge, et déja si graves!

„Ce sont des Romains! répondit une citoyenne de Rome.“

Ensuite parut le roi, montant un cheval d'un blanc éblouissant: il étoit revetu d'une armure éclatante et un casque d'or, dont la visiére étoit baissée, couvroit sa tète. Les licteurs avec leurs faisceaux le précédoient. Il étoit suivi des jeunes gens de sa garde, couverts d'armes brillantes; le reste de l'armée romaine fermoit la marche, ayant des aigles d'or pour enseignes; fiers et imposants dans leur maintien, ils éxécutèrent avec précision et promptitude, les évolutions dont Romulus leur donnoit le signal.

Les Sabins éprouvèrent un sentiment de respect, en les voyant, et se disoient à voix basse, „si ces hommes vont ainsi à une fète, comment marcheront ils au combat?“

Comme à une Fête! leur dit une Romaine, qui les avoit entendres.

Romulus parcourût sur son coursier, les rangs, et divisa l'armée en deux corps; il se mit à la tête de l'un, et Fabius commanda l'autre. Quand on donna le signal de l'attaque, les femmes Sabines tremblèrent à cette image d'un combat. Les Sabins admiroient l'agilité et la force de ces Romains, et songeoient en tremblant à des combats futurs.

Romulus désigna les combattants des jeux; quand les sacrifices furent offerts, les garçons, les femmes et les prêtres quittèrent l'arène, et les jeux commencerent. Le reste de la journée se passa en courses, en lutte, et divers autres exercices. Des centaines remporterent la victoire: mais on ne vit pas une couronne, pour les vainqueurs: un Sabin étonné demanda „quelle est donc la recompense du vainqueur?"

C'est la victoire! repondit un garcon romain. Tous les spectateurs admiroient la force, l'agilité, et l'assurance des héros romains. Mais Hersilie, ne voyoit que le roi.

Appuyé fierement sur sa lance, il se distinguoit par la majesté de son maintien, de tous les combattants; ses cheveux bruns flottoient en longues boucles sous son casque, dont la visière étoit toujours baissée.

Hersilie dit à voix basse à son amie: ,,c'est son air; c'est la couleur de ses cheveux; mais Romulus me semble plus grand; sa démarche plus fiére, et son maintien plus imposant; ne vat-il pas enfin lever sa visiére?''

Mais Romulus ne découvrit pas son visage. Il remonta à cheval, et le coursier fougeux se cabra, quand il approcha de la barrière. Tous les combattans, se rangèrent en cercle autour de lui.

Romulus s'écria: ,,que toutes les journées futures de Rome, ressemblent à celle d'aujourd'hui; où chaque Romain est vainqueur. Généreux citoyens! vous avez combattu; voyez autour de vous, les lauriers que vous avez merités. Que ce soit l'amour, qui vous donne le prix de vos combats — toutes les villes qui nous entourent sont ennemies des Romains: je leur ai fait offrir la paix, et je leur ai demandé leurs

filles, pour vous. — Ils nous ont refusé, et nous apellent des brigands. Eh bien! je prends les Dieux! et les hommes à temoins, que j'ai voulu sincérement la paix, et l'amitié. Les Sabins veulent la guerre, et désirent la ruine de Rome. Soyons plus justes qu'eux; que tous les Sabins quittent en paix nos murs. — Mais! les filles Sabines sont le prix de vos victoires. Citoyens! evitez de répandre le sang, et enlevez les filles — les Dieux et le destin les livrent entre vos mains!"

Ce discours fut couvert d'applaudissements, et les Romains s'emparèrent des filles, avant que les Sabins furent revenus de leur premier effroi. Les filles jettèrent de hauts cris; et leurs parents sans armes, méprisant le danger, se précipitèrent audevant des Romains armés, pour leur arracher leurs filles tremblantes. Celles ci se jettèrent à genoux, implorant leur secours, et invoquant les Dieux de punir cette violence.

Mais comment résister à cette jeunesse vaillante et fougeuse? les Sabins furent entrainés et cernés par un corps d'hommes armés; et les Romains purent aisement en-

lever les filles. — Ici un jeune homme emportoit une fille, qui tendoit vainement les bras vers son père, et imploroit les Dieux — là, un groupe de filles, fortes de leur frayeur, se tenoient étroitement embrassées. Mais les romains séparerent leurs bras entrelacés, et dans la consternation, elles embrassèrent sans s'en douter avec la même force leurs ravisseurs. Plus loin, des filles évanouiës furent une proye aisée des Romains. Tous les hommes Sabins avoient fui. Marcellus seul resta, protégeant son amante. Deux jeunes romains vinrent les séparer. Il arracha le sabre de l'un d'eux. Mais l'autre le retint; pendant qu'ils se débattoient, Romulus qui ne s'étoit pas éloigné d'Hersilie, accourut, en s'écriant: „Marcellus, voici Romulus!"

Le jeune homme lâcha le sabre et se prosterna devant le roi. Romulus lui rendit son amante, et donna l'ordre à quelques Romains, de les escorter jusqu'aux portes de Rome. Les heureux amants, tombèrent à ses genoux, en le comblant de bénédictions.

Romulus tendit la main, au jeune homme, et lui dit ,,Antemne m'a forcé à cette démarche. Mais je ne veux pas être cruel. Marcellus, emmène ton amante; — et s'il y en a d'autres parmi ces filles, qui soyent fiancées, elles serout libres: vas en rendre compte à Antemne, et dis, que je demande la paix."

Marcellus ne put répondre. Il serra la main du roi, et se hàta d'emmener son amante tremblante.

Quand Hersilie, vit fondre les Romains sur les filles Sabines, elle demanda à Valérius, avec effroi, la cause du tumulte. Il répondit avec douleur: ,,ma patrie l'exige. O Hersilie suis moi!"

Mais quand elle vit qu'on enlevoit toutes les filles elles s'écria avec indignation ,,o les misérables! Valérius laisses moi!"

,,Je n'ose te laisser, lui répondit Valérius" tu risquerois d'être la proye d'un autre, peut être d'un homme brutal. Hersilie, je t'en conjure, suis moi. Romulus nôtre roi t'aime; Je dois t'amener auprès de lui."

Hersilie le regarda avec dédain. ,,O le brigand, le scèlerat! je le haïs — et elle

retira sa main. Dans le même instant un jeune Romain voulut s'emparer d'elle; mais Valérius lui dit „elle est destinée pour Romulus: à ces mots, plusieurs jeunes gens s'approchèrent avec respect et la portèrent sur le mont Palatin, vers l'habitation de Romulus. Valérius et Fabia tremblante la suivoient, pour la consoler.

„Laissez moi! „dit elle à ceux qui la portoient je veux marcher." — Et prenant la main de Fabia elle lui demanda si elle avoit eù conoissance de cette trahison. Fabia toute en pleurs, protestoit, qu'elle l'avoit entiérement ignorée.

„Eh bien!" dit Hersilie „accompagnez moi chez le traitre! je lui dirai combien je le méprise, et je retourne à Antemne; oubien s'il me retient — je saurai mourir. Viens! où est la demeure de ce brigand?" Cependant Romulus ayant fait amener toutes les filles sur la place publique, fit ériger un autel à l'amour conjugal.

Les jeunes Romains vinrent y offrir des sacrifices, et jurer de respecter les épouses que l'amour et leur penchant leur donneroient. Puis, passant dans les rangs des filles assemblées, il demanda à chacune,

le nom du citoyen romain, avec lequel leur famille étoit liée d'hospitalité. Il confia les filles à ces citoyens, en leur recommandant de soigner pour elles, et de les garantir, de toute violence. „Ne craignez rien" leur dit-il „dans trois jours nous célèbrons la fète de Vénus. — Alors . . . j'en jure par le salut de Rome . . . chacune d'entre vous, qui ne voudra pas rester ici, sera libre de retourner chez elle. Rome est plus juste que vos compatriotes . . . allez, aimables filles — vous ne resterez que trois jours nos captives, et les amis de vos péres se feront un devoir, d'adoucir vôtre séjour, par tout ce qui dépendra d'eux."

Les filles tranquilisées, suivirent les citoyens, bien résoluës de retourner le troisiéme jour chez elles, mais pleines de reconoissance et d'admiration, pour la bonté du roi."

Une jeune Antemnate ayant demandé Hersilie, Romulus la fit amener chez lui; puis il sortit, pour donner les ordres de garder les murailles, de poser des sentinelles sur toutes les hauteurs, et de garnir

les chemins de troupes, pour être à l'abri d'une attaque imprévuë.

Cependant Hersilie étoit toujours indignée contre le roi de Rome, malgré les prières de Fabia, qui la conjuroit, de suspendre son jugement sur un évenement qui lui sembloit à elle même, inconcevable. Elle vit arriver la jeune Sabine; que Romulus avoit fait amener: „comment?" lui dit-elle „chère Drusa! tu es libre, tu n'es pas dans les bras de ton ravisseur?"

La jeune Sabine, lui dit gaïement. „Nous sommes toutes libres. Par ordre du roi, nous logeons chez les amis de nos pères. Il a promis solemnellement de nous rendre notre liberté, dans trois jours. Je puis t'assurer Hersilie, que les levres d'aucun Romain, n'ont aproché de celles d'une Sabine. La joye et le plaisir règnent dans la ville; chaque maison offre des sacrifices, comme si nous étions des filles romaines sauvées d'un danger."

Hersilie fixa Fabia avec étonnement; et demanda au Romain, qui accompagnoit Drusa „où est le roi de Rome?"

Il a soin de la sureté de la ville, et des filles Sabines: répondit le Romain, et avant

de partir il dit quelques mots à l'oreille de Valérius. Celui ci dit à Hersilie. „Le roi te fait prier, de l'attendre ici ; et moi! . . . „dit il en lui prenant la main" je te conjure, accordes lui le plus digne prix de ses vertus ; donnes lui ton coeur! il t'aime!" puis Valérius lui prouva, que Romulus avoit été forcé de faire retenir les filles Sabines, pour s'assurer de la paix. „Enverité" ajouta t-il „vous ètes ici plus libres, et plus en sureté que dans les maisons de vos pères."

Tu dis qu'il m'aime! Fabia! ne lui as tu pas confié le secret de mon coeur, qui est engagé ailleurs? - - -

Au même instant Romulus entra, disant „Hersilie! pardonnes - - -"

Elle ne reconnut pas sa voix, deguisée par la visiére du casque, et lui dit „Roi des Romains! suis-je libre, où captive?

„Hersilie, tu es libre, comme toutes tes compagnes ; et si ta foi est promise ; si tu aimes, il dépend de toi, d'aller en cet instant où il te plaira. Marcellus et son amante sont déja à Antemne. Chére Hersilie, je ne ve x pas qu'une larme coule dans Rome! si ton coeur est engagé, je

serai le plus malheureux de mon peuple. O Hersilie, il dépendroit de toi seule, de nous donner la paix avec les Sabins. Je t'en conjure Hersilie, restes avec moi!"

Elle fixa Romulus en hésitant. Sa voix quoiqu'altérée, émut son ame; mais ce n'étoit pas celui, que son coeur avoit choisi. Romulus dans son armure lui sembloit plus grand, plus fier, plus redoutable.

Ilia entrant, Romulus lui dit „ma mère, voila Hersilie, qui pourroit faire mon bonheur!"

Cette respectable mère, prit la main d'Hersilie, et lui dit avec tendresse „est-ce toi, que mon fils aime? je te prie de le rendre heureux, tu feras en même temps le bonheur de sa mère, qui a éprouvé de si longues souffrances.

Ilia, Valérius, et Silius qui entra dans ce moment, se joignirent à ces instances, et la pressèrent de donner sa main à Romulus.

Le coeur d'Hersilie avoit peine à leur résister, et elle auroit trouvé de la douceur à céder à leurs prières. Mais se souvenant de ses devoirs, elle leur dit „non!

je n'ose pas rester avec vous; un oracle sacré et irrévocable lie mon sort, à celui d'Antemne!"

Mais s'il étoit possible de remplir la condition de cet oracle; consentirois tu, à rester avec nous? parles! je t'en conjure:

,,O Romulus! demandes à Fabia, combien je t'estime - - - combien souvent j'ai parlé de toi. Mais quand même l'oracle pourroit être accompli, je ne pourrois rester. Un jeune homme noble et généreux, est maitre de mon coeur! je vous prie n'insistez pas davantage.

A ces mots Romulus jetta son casque, et s'écriant ,,o ma chère, ma fidèle Hersilie!" il la serra dans ses bras. Elle le reconnut, et tressaillant de joye elle le pressa contre son coeur palpitant.

Ils restèrent ainsi longtemps, sans pouvoir proférer une parole; et tous les assistants furent étonnés de cette scène inattendue.

Enfin Hersilie s'écria ,,o c'est toi! c'est toi! mes songes agréables, les doux pressentiments de mon coeur, se réalisent! ah! c'est Romulus. Dieux bienfaisants! les voila donc remplis, ces souhaits, que mon

coeur formoit, et que je n'osois m'avouer à moi même.“

Et que tu me confias cependant, la dernière fois, que nous nous vimes à la grotte de Neptune: dit Romulus.

Tous ceux qui étoient présents furent transportés de joye, et Fabia s'écria „o tous mes souhaits sont remplir: Romulus est heureux, et Hersilie devient une Romaine.

Hersilie jetta un regard douleureux à son amie. „O je ne pourrai jamais devenir une Romaine: demandes à Romulus, à lui que j'aime, plus que jamais - - - demandes lui si j'ose le vouloir.“

O! repliqua Romulus tristement „que ne peut il être possible! - - - Hersilie! restes aumoins ces trois jours ici, auprés de ton ami Valérius.“

„Je resterai auprès de ta mère: auprès de toi, dit Hersilie.“

Les deux amants sortirent ensemble de la maison, et la lune étoit déja très élévée sur l'horizon, quand ils retournèrent. Romulus conduisit Hersilie chez sa mère, où elle passa trois jours; elle y vécut comme un membre de la famille, et sa société fit

presque oublier à Romulus, les soins qu'il devoit à son peuple. „O Hersilie!" lui dit il „ne me fais pas goûter plus longtemps, un bonheur. que je n'ose espérer. Ah! si tu étois mon épouse, je serois toujours heureux!"

Enfin ils se séparèrent, en se faisant de tristes adieux.

Ces trois jours fûrent une fète continuelle, pour les Romains, qui s'empressoient de divertir leurs hotesses Sabines. Les jeunes gens qui n'étoient point mariés, leur témöignoient det égards si touchants et l'exemple du bonheur dont les femmes Romaines jouissoient dans leurs ménages, fit tant d'effet sur ces jeunes Sabines, que dès le second jour, elles purent regarder leurs ravisseurs sans ressentiment: il y en avoit mème parmi elles, qui auroient bien désiré que Romulus eût été moins juste. Elle se trouvoient heureuses dans Rome. L'amour des jeunes gens, étoit si respectuoux, et les tendres attentions de leurs nouvelles amies romaines si engageantes, que beaucoup d'entre elles, donnèrent librement la main à des jeunes Romains; et qu'au quatriéme jour on vit

toutes les filles Sabines unies à leurs ravisseurs, excepté quelques unes, dont le coeur, n'avoit plus été libre.

Le jour de la fête de Vénus, Romulus fit assembler toutes les Sabines devant le temple de la déesse. Les jeunes Romains, en habits de fête les y attendoient, et la tendresse de leurs regards trahissoit leur amour.

Romulus s'approcha des Sabines, qui avoient déja donné leur main à des Romains, et leur distribua des couronnes; un héraut s'écria „la patrie reconoissante offre aux nouvelles citoyennes la couronne de l'amour!"

Il fit lire à haute voix, les droits des femmes, et distribua des présents, aux jeunes épouses. Hersilie alloit en souriant à côté de Romulus et toutes les Sabines se persuadèrent qu'elle étoit également décidée de rester.

Enfin, les jeunes Romains se pressèrent autour des autres Sabines, et les conjurèrent de devenir les maitresses de leurs habitations;

Avec une douce résistance, la premiére suivit le jeune homme en souriant au tem-

ple. Puis une seconde, et bientôt le plus grand nombre des filles Sabines.

Le grand prêtre Jules implora la bénédiction des Dieux, sur les jeunes époux, et leur dit en consacrant leur union „partagez le feu, et l'eau de vos époux : vous n'ètes pas leurs esclaves ; mais leurs amies!"

Romulus fit des présents aux jeunes Sabines, qui aimoient dans leur patrie, et les fit escorter par des citoyens armés jusqu'à la frontiére. Hersilie alla avec elles et en partant, elle dit tendrement à Romulus, en lui serrant la main „Je te jure amour éternel! fidelité éternelle! Adieu!"

Elle partit tristement, au milieu de ses compagnes, qui ne purent se lasser d'admirer Rome, et son généreux roi.

Quand elles revinrent à Antemne, elles y furent reçuës avec joye, et lorsqu'elles firent voir leurs présents, qu'elles firent la description du bonheur et de l'estime dont leurs compagnes jouissoient à Rome; quand Hersilie elle mème, prit le parti de Romulus, personne n'osa faire paroitre sa haine contre Rome, et les Antemnates chantèrent les louanges de Romulus.

Mais il n'en fut pas de même, à Coenine, et à Krustuminium. Ces deux villes envoyerent des députés à Rome pour reclamer leurs filles. Romulus fit assembler les Sabines, en présence de ces envoyés, auxquels il dit „voila celles que vous nommez vos filles: mènez les, où il vous plaira, si elles consentent à vous suivre."

A ces mots une Sabine s'avança et dit" nous sommes Romaines. Rome est notre patrie - - - allez dire à nos parents que nous sommes heureuses ici.

Ces envoyés ne purent engager une seule des Sabines à les suivre, et s'en retournerent avec dépit.

Le roi Acron courroucé, marcha avec son armée contre Rome, et Romulus alla avec les siens audevant de lui. Quand les Sabins virent les rangs serrés des Romains, ils perdirent courage, et ne voulurent pas avancer. Alors Acron s'avança et défia Romulus. Le combat fut long et opiniâtre. Enfin Acron succomba, et les Sabins prirent la fuite.

Romulus donna ordre de les disperser, sans verser le sang. Lui même à la tête des plus courageux, alla à Coenine, s'em-

para des portes mal gardées, et fut maitre de la ville, sans qu'un seul homme fut blessé. Ayant fait assembler les femmes, les enfants, et les vieillards qui étoient restés dans la ville, il leur dit. „Je vous apporte de bonnes nouvelles. Vos péres, vos époux, vos frères, vos fils, sont en vie. Vous voyez que je suis vainqueur, et que je suis maitre de vos personnes et de vos biens. Mais je vous les rends. Je veux faire plus encore; soyez citoyens de Rome. Emportez vos meilleurs effets, et suivez moi. Je vous jure, que vous aurez les mèmes droits, que tous nos citoyens; ce sera le seul moyen de terminer la guerre, sans effusion de sang."

Les plus anciens du peuple conoissant la justice de Romulus, n'hésitèrent pas à accepter sa proposition, au nom de tous les citoyens.

Les habitants de Coenine allèrent s'établir à Rome, et ceux qui s'étoient enfuis, vinrent se joindre à eux. Ainsi se termina la premiére guerre de Rome, sans verser le sang, sans faire couler une larme; et sa puissance en fut considérablement augmentée.

Coenine fut habitée par une colonie, des plus pauvres Romains, que Romulus y envoya.

Les peuples voisins, qui avoient coutûme de détruire les villes conquises, et d'en exterminer les habitants, s'étonnèrent de cette nouvelle espèce de guerre. Même des nations éloignées pressentirent la grandeur future de Rome. Coelius, prince d'Etrurie, se rendit à Rome avec un grand nombre de ses sujets, et demanda le droit de citoyen. Romulus leur assigna l'une des six collines, qui porta depuis le nom de Coelius.

Toutes les villes Sabines, inquiétes de ces progrès rapides, exercèrent leur jeunesse dans les armes, et se lignèrent contre les romains. Leurs envoyés vinrent à Antemne, pour l'exciter à la guerre: mais Marcellus, l'un des plus distingués de la ville, assisté de tous ceux, auxquels Romulus avoit rendu leurs amantes, et même le Roi Hersilius, vaincu par les sollicitations de sa fille, s'opposèrent à leurs insinuations.

Les envoyés menacèrent, que les Sabins traiteroient les Antemnates en ennemis, et quittèrent la ville avec courroux.

Hersilius ému de ces menaces, fit assembler le peuple. „Pourrons nous“ dit il résister à la force réunie de tous les Sabins? — oserions nous, nous liguer avec Rome, contre nos concitoyens? Non! les Dieux de nôtre patrie nous le défendent: plustot la guerre avec Rome, qu'avec les Sabins!“

Marcellus s'écria „peuple d'Antemne! jamais de guerre, avec le juste, le pacifique Roi de Rome. Si vous décidez la guerre, je cesse d'être votre concitoyen; je deviendrai Romain! . . . j'emmène mon épouse, que je dois au généreux Romulus, mes parents, toute ma famille, et je m'établis à Rome! . . .“

Nous te suivrons! s'écriérent cent voix à la fois — à Rome! à Rome! s'ecria tout le peuple, qui redoutoit moins les Sabins, que la valeur des Romains.

„Oui! mes concitoyens“ reprit Marcellus „unissons nous à Rome, que les Dieux protègent. Nous ne pourrons sauver Antemne qu'en l'abandonnant. Il faut choisir entre Rome et les Sabins! en quittant Antemne nous sauvons nos Dieux, nos biens,

et nos familles. Décidez citoyens! Rome sera-t-elle notre nouvelle patrie? - - -"

,,Que Rome soit notre nouvelle patrie!" s'écria tout le peuple avec enthousiasme. Même les plus anciens furent de l'avis de Marcellus.

On choisit les plus distingués, pour aller à Rome, et cimenter la réunion. Hersilius et Marcellus furent du nombre, et Hersilie, l'heureuse Hersilie, les accompagna avec joye. Elle précéda son père, se précipita dans la demeure de Romulus, et se jettant dans ses bras, elle s'écria ,,Romulus! l'oracle est accompli: Rome est ma patrie; je ne suis plus Antemnate: je serai à toi, ton heureuse épouse!

Avant que Romulus fut revenû de sa surprise, Hersilius et Marcellus entrèrent, et lui dirent la résolution des citoyens d'Antemne.

,,Dieux justes, et bienfaisants!" s'écria Romulus en tombant aux pieds d'Hersilie ,,tu seras donc à moi, Hersilie! chère amante - - - soyez les bien venus, mes chers concitoyens! je vais assembler le peuple - - - Hersilie! tu m'apportes le bonheur, et à mon peuple le présage de sa



grandeur future. Puisse ma patrie, devenir aussi heureuse, que je le suis en cet instant!" . . . il tomba dans les bras d'Hersilie. Les Antemnates furent reçûs au nombre des citoyens romains, et le soir même, Hersilie devint l'épouse, de l'heureux Romulus.

La plus belle, la meilleure, et la plus généreuse des femmes, fut la recompense la plus précieuse, que les Dieux pussent accorder, au plus sage, au plus juste et au plus humain des Rois.

Errata du Tome I.

pag.	ligne		lisez
19	21	les bonheur	le bonheur
38	9	voisins	voisins
84	26	sa répandit	se repandit
144	5	la vieillard	le vieillard

Errata du Tome II.

pag.	ligne		lisez
62	24	poitrins	poitrine
68	24	combsttu	combattu
100	23	ecélebrions	célebrions
130	2	perce	pencer
168	2	entendres	entendus